56e ANNÉE — NOVEMBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro f.*

J. Reynaud. Terre et Ciel..... 721
Henri Sausse. La Mort par Maurice Maeterlinck..... 728
Henri Brun. La Foi (*Suite*)..... 734
P. Bodier. Les petits groupes spirites. 742
Poésies..... 744

ÉCHOS DE L'AU-DELA

Julia. La Voix du guide invisible..... 745
— Communication obtenue au Havre.... 746

MANIFESTATIONS PSYCHIQUES

— A travers les livres..... 749
— Spiritisme expérimental..... 750

ÉTUDES DIVERSES

Guibal. Causeries Philosophiques..... 752
Emile Caplat. La régression de l'esprit est impossible..... 761
Paul Bodier. Comparaison..... 767
E. Corduriè. Conférences sur le spiritisme..... 771

L'ACTUALITÉ

— Groupe Crouzet..... 775
— La Crèche spirite..... 776
— Conférence..... 777
— Syndicat des pauvres..... 777
— Appel à la bienfaisance..... 777
— Charles Richet et le prix Nobel..... 778
— Nécrologie..... 778
— Livres nouveaux..... 782
— Pensée du mois..... 784

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques, PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE. — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

PUBLICATION MENSUELLE

Chaque numéro, in-8° jésus (27×17), comprend au moins 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. — Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des extraits choisis d'auteurs en renom, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année.

Plusieurs numéros sont illustrés.

Chaque année forme un beau et fort volume, in-8° jésus, d'au moins 768 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an.
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

Prière d'envoyer un **mandat-poste** ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. PAUL LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

COLLECTION DEPUIS 1858. — LE NUMÉRO : **1** FR. — L'ANNÉE BROCHÉE : **10** FR. (Port en sus).

PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.

Reliure solide et soignée, de 1858 à 1892 : **3** fr. ; à partir de 1893 : **3** fr. **50** par volume.

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

P. LEYMARIE, Editeur, 42, Rue Saint-Jacques, PARIS

Envoi du Catalogue contre **0** *fr.* **15** *en timbres-poste français.*

LA LIBRAIRIE fournit également, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages,** *en tous genres,* parus en librairie, à Paris, le port en sus (**10** % de leur valeur pour la France et **20** % pour l'Etranger).

RECOMMANDATION : France **0.10** ; Etranger **0.25** par colis.

La LIBRAIRIE LEYMARIE achète

AU COMPTANT ET AU MAXIMUM DE LEUR VALEUR

LES BIBLIOTHÈQUES ET LES LIVRES

anciens et modernes, de tous genres

TÉLÉPHONE : **Gobelins 19-53.** — MÉTROPOLITAIN : **Saint-Michel ou Odéon.**

56e ANNÉE — NOVEMBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

La direction de la « Revue spirite » informe ses lecteurs et amis qu'elle commencera dans le numéro prochain (Décembre 1913) la publication de la correspondance posthume d'Allan Kardec.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

Mais pour assurer la prédominance à ces bonnes espèces, il est absolument nécessaire que l'homme les prenne sous sa tutelle et combatte en leur faveur, autant que possible. C'est lui-même qui doit nettoyer le sol et le disposer à se prêter mollement aux racines ; c'est lui qui doit opérer le dé-

pôt de la semence, et s'opposer aux végétaux ennemis qui voudraient opprimer par leur invasion ceux qu'il protège ; c'est lui qui doit présider à l'irrigation et à la nourriture de ces derniers ; qui doit même, s'ils sont délicats, les protéger par des abris convenables contre les vivacités du froid et du soleil. C'est pour eux, c'est pour les servir, c'est pour les récolter, c'est pour leur préparer les sillons, qu'il est obligé de passer une partie de sa vie en plein air, et de braver, hors de sa demeure, toutes les intempéries des saisons. Les animaux qu'il administre ne lui donnent pas moins de mal. Il y en a pour lesquels il est forcé d'avoir presque autant d'attention que pour lui-même ; il faut qu'il les mène et les surveille ; qu'il leur bâtisse des maisons ; qu'il leur cultive et leur emmagasine les plantes dont ils ont besoin ; enfin, que les retirant du règne dur et sévère de la nature, il les fasse vivre dans sa propre hospitalité. Heureux quand la nature suivant un cours tranquille et acceptant avec docilité les réformes qu'il lui impose, ne se révolte pas contre cette usurpation par de soudaines violences, comme pour marquer, en éclatant ainsi, que sa soumission n'est qu'apparente et que sa force est toujours la vraie souveraine !

Nous sommes en effet, devant elle, sans aucune garantie. Tantôt ce sont des pluies excessives contre lesquelles il n'y a point de ressource, tantôt des débordements de rivières, tantôt des sécheresses, tantôt la grêle, tantôt la gelée, tantôt les épidémies, tantôt même l'incendie ; car l'ordre des éléments est si hasardeux sur la terre, qu'il n'y a presque aucune de nos créations qui n'y coure la chance de prendre feu, cette atmosphère, où nous puisons la vie, étant toujours prête à se tourner contre nous et à faire sa proie de ce que nous possédons. Adieu alors le fruit de tant d'industrie et de labeurs : les champs sont dévastés, les troupeaux sont enlevés, et l'homme, menacé des horreurs de la famine, erre avec désespoir dans ces campagnes sur lesquelles la nature vient de ressaisir momentanément son empire. Ainsi, pour obtenir ce que notre organisation nous rend indispensable, nous sommes obligés d'être constamment en éveil, et malgré notre sollicitude, nous n'avons pas même la certitude de réussir. Que de choses Dieu n'a-t-il pas gardées dans sa main ! L'ouragan, la foudre, les tremblements de terre sont à lui seul. Non seulement donc tout ne nous est pas utile dans notre demeure présente, mais d'indomptables puissances y sont en action contre nos œuvres, contre nous-mêmes, et nous rappellent cruellement que si, à certains égards, il existe entre notre organisation et l'organisation de notre planète une harmonie calculée, la destinée particulière de cette résidence n'a cependant pas voulu que l'harmonie fût parfaite.

Aussi, combien s'en faut-il que tout ce qui vit sur la terre y vive à l'intention de l'homme ! Loin que, dans cette étrange réunion, il y ait une convergence régulière de toutes les espèces inférieures vers l'espèce culminante,

ce n'est que par une lutte assidue contre l'institution naturelle que cette espèce est parvenue à en attirer à elle quelques autres. Pour quel motif des milliers de races diverses sont-ils rassemblés dans le même séjour? Mystère profond des animaux, plus profond encore, si je ne me trompe, que celui de l'homme ! mais, quelle que soit, dans la pensée divine, la raison d'un rapprochement et d'une multiplicité que notre intelligence ne peut comprendre, cette raison est apparemment tout autre que le service du genre humain. Non seulement les espèces utiles à notre entretien ne sont qu'une fraction presque insensible de cette population immense, mais encore n'en tirons-nous ce qu'il nous faut qu'à la condition de modifier nous-mêmes leur essence. A mesure que notre clairvoyance se développe, nous entrevoyons, il est vrai, des ressources imprévues dans des espèces que nous avions jusqu'alors jugées indifférentes. Mais, de quelque végétaux que l'homme parvienne à enrichir encore ses champs et ses jardins; de quelque animaux, transformés par sa discipline, qu'il imagine d'accroître ses basse-cours, ses haras, ses troupeaux; en un mot, sans les détailler, quelque acquisitions qu'il lui reste à faire dans le monde sauvage, on ne peut douter qu'il n'y ait une limite à laquelle il doive s'arrêter, et qu'il ne lui soit par conséquent interdit de tenir jamais sous sa main et à son profit, tout ce qui existe autour de lui sur la terre. Ne seraient-ce que ces armées de mollusques et de zoophytes qui habitent dans les incultures de l'Océan, une fraction considérable du peuple de la planète semble trop étrangère à l'homme pour ne pas conserver à perpétuité son indépendance native; et il est même presque évident que, pour achever de nous établir convenablement sur la terre, nous n'avons pas moins de races à éliminer qu'à soumettre.

Toutefois, à quelque opinion que l'on s'arrête sur ce point où l'on ne peut rien affirmer sans témérité, puisque notre ignorance est la seule chose que nous y connaissions avec certitude; et voulût-on même que la fin commune de toutes les espèces qui sont sur la terre, même de celles qui ont précédemment été, soit en définitive l'utilité du genre humain, ce ne serait encore rien, car l'essentiel est ceci: Que l'homme, quel que soit son développement intellectuel, sera toujours lié à certains êtres, principe fondamental de sa nourriture et de son entretien, et qu'une partie considérable de sa vie devra toujours se passer dans les champs, en guerre contre la nature, afin d'assurer, malgré les influences contraires, à ces êtres nécessaires, la possession de la terre.

C'est là ce qui constitue le travail principal de l'homme. Si l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil tout ce qui se fait à la surface du globe, on apercevrait que les mouvements que se donnent chaque jour, de tant de façons, en tant de régions différentes, ses habitants de toute espèce ont presque uniquement pour but la recherche des objets de subsistance, et que les hom-

mes, considérés dans leur ensemble, ne diffèrent guère des animaux sur ce point-là. C'est la difficulté de nourrir leurs corps qui leur emporte le plus de temps, et tant de soins de tout genre qu'on leur voit prendre s'y rattachent. Non seulement ils sont contraints par la faim et par la stérilité naturelle de leur planète à consacrer à cette occupation la majeure partie de leur vie, mais cette occupation, si pitoyable en elle-même, n'a rien d'agréable pour eux. Les choses, loin d'être ordonnées de manière qu'elle soit une jouissance ou un divertissement, le sont de telle sorte qu'elle est une peine véritable, et qu'elle exige à elle seule plus de dépense de force musculaire que ne le font ensemble toutes les autres occupations que notre condition nous impose.

C'est elle qui fait couler sur le visage humain cette éternelle sueur dont il est question dans l'hébreu. Bon gré mal gré, sous peine de mort, il faut nous résoudre à la verser, car c'est de quoi nous vivons ; et si nous regardions bien à ce que nous mangeons, nous verrions que c'est tout imprégné de sueur d'homme. Combien il s'en répand, en combien de lieux, sur combien de fronts, dans combien d'opérations différentes, pour la création d'un seul morceau de pain, cela étonne quand on y pense en détail, et l'on y découvre bien vivement le triste état de l'homme sur la terre, qui ne peut se soustraire au tourment de la faim qu'en se tourmentant lui-même de tant de manières. Commençons par celui qui laboure le sol après l'avoir péniblement défriché ; voyons celui qui a arraché du sein de la terre, pour le livrer à la forge, le fer de la charrue ; celui qui marche dans les sillons pour les ensemencer, celui qui a fait la moisson, celui qui fait le battage ou la mouture, celui qui pétrit avec tant d'efforts et de doléances, celui qui veille pour entretenir le feu et diriger la cuisson. Que de multitudes en haleine pour cette bouchée ! En poussant l'analyse de toutes les sueurs qu'elle a causées, et dont elle représente en quelque sorte l'essence, nous y trouverions, je crois, tous les métiers. Que serait-ce donc si, au lieu de me borner à un pauvre morceau de pain, j'avais considéré ce qui nous est nécessaire pour un repas convenable ? Je ne voudrais pas, même à la table la plus frugale, éveiller l'idée des fatigues, des épuisements, des dangers de tout genre endurés sur terre et sur mer, même dans les profondeurs souterraines, pour produire ce peu d'aisance et de bonne chère qui s'y rencontre, de peur d'y étouffer la joie, d'y faire paraître abominable la délicatesse la moins recherchée, et par le souvenir des souffrances physiques et morales dont on y savourait étourdiment les fruits, d'y faire tomber des larmes de compassion et de découragement parmi les coupes. Ainsi, la misère de notre condition est partout. Nous réunissons-nous pour nous égayer un instant en compagnie, cette misère est là, au milieu de nous, qui se cache, d'autant plus grande qu'il y a plus de richesse dans le service ; et si nous ne la voyons pas, c'est

grâce à la légèreté de notre esprit, et parce que nos yeux ne veulent toucher que la superficie des objets. Mais partout où ce luxe nous sourit, ôtons le masque, et nous verrons dessous des visages qui pleurent.

En effet, ce n'est pas seulement pour nourrir son corps que l'homme est obligé de pâtir ; il est obligé de pâtir de la même façon pour se préserver de tous les autres inconvénients du séjour de la terre. La nature n'y obéit nulle part à sa voix, et n'en obtient rien qu'en lui faisant violence. Il est donc forcé, s'il veut lui imposer quelque changement, de s'y prendre de vive force, de soutenir une lutte, de se fatiguer, d'entrer de lui-même dans le mal-être. Ce n'est qu'avec cette peine volontaire qu'il se délivre des peines plus fortes auxquelles sa présence sur la terre l'expose, et s'il parvient à se procurer quelque aisance, c'est toujours avec son labeur qu'il la paie. Ainsi le travail est sa rançon, et il ne peut se racheter qu'à ce prix. S'il veut communiquer, malgré l'obstacle de la distance, avec les pays lointains, en évitant la perte de temps et la souffrance qu'une longue marche lui causerait, il faut qu'il se rachète en travaillant pour établir des routes, pour construire des voitures, pour nourrir et entretenir des chevaux ; s'il veut traverser la mer, il faut qu'il se rachète en bâtissant des vaisseaux ; s'il veut se préserver du froid, de la pluie, des incommodités de toute espèce qui font de l'atmosphère un lieu d'affliction, il faut encore qu'il se rachète en s'appliquant, soit à fabriquer des vêtements, soit à rassembler les matériaux avec lesquels la chaleur et la lumière se produisent, soit enfin, chose si coûteuse, à édifier des maisons. Combien son génie est donc au-dessus de sa puissance, puisqu'il y a une telle opposition entre la facilité avec laquelle il conçoit la manière de corriger la nature et la difficulté avec laquelle il la corrige effectivement !

Aussi, pour apercevoir la grandeur du genre humain, vaut-il bien mieux jeter les yeux, comme je le faisais tout à l'heure, sur les résultats généraux de ses inventions que sur ses opérations manuelles. Celles-ci, par leur monotonie et leur puérilité, par la médiocrité de leurs effets, par le déplaisir et la lassitude qui les accompagnent presque toujours, ne sont-elles pas dignes de pitié ? On ne peut s'empêcher de prendre une bien pauvre idée de la vertu créatrice de l'homme, quand, au lieu de le contempler, la lutte achevée, jouissant en paix du fruit de son labeur et triomphant majestueusement de la nature partout où elle l'avait menacé, on le suit à la tâche, et qu'on le voit piochant, creusant, portant des fardeaux, tournant des manivelles, haletant, mal à l'aise, aspirant à l'heure où il se reposera, trempant la terre de ses sueurs pendant toute une journée pour y faire, en définitive, si peu de chose qu'il suffit de s'éloigner de quelques pas pour que cela ne paraisse déjà plus. Et c'est effectivement une suite et en même temps une marque bien manifeste de l'imperfection de son état présent, que cette difficulté qu'il

éprouve à se rendre maître de la nature dans les moindres objets. Ce n'est qu'avec le temps, au moyen de toutes sortes de ruses et d'artifices, et après s'être mis en ligue avec ses semblables, qu'il vient à bout de ce qu'il veut. Il ne manœuvre pas autrement qu'une fourmi, et sa persévérance jointe à son adresse vaut mieux que ses muscles. Quelle misérable chose que son corps si l'on y cherche un instrument de création ! Sa destinée est de transformer la surface du globe pour l'accommoder à ses besoins, d'y découper les montagnes, d'y asseoir les rochers dans un autre ordre, d'y tailler aux rivières de nouveaux lits, et il n'est pas même organisé de manière à creuser avec ses ongles dans la poussière. Il n'est en état par lui-même ni de trancher, ni de frapper de grands coups, ni de manier et de déplacer les lourdes masses, et cependant il faut qu'il exécute tout cela. Il faut que, sur tous les points par où la nature le touche, il s'engage contre elle, et il est sans armes, presque sans force. Qui ne conviendrait que la loi à laquelle il se trouve livré ici-bas est une loi sévère ? Et comment ne serait-il pas soumis sur la terre à une fatigue continuelle quand il a tant à y faire avec un bras si faible ?

Cette dure obligation ne serait encore, j'ose le dire, qu'un demi-mal, si l'homme était assuré de se procurer, en y satisfaisant, toute l'aisance dont il est possible de jouir sur la terre. Nous arrivons en effet ici à une toute autre question. Il est constant, comme nous venons de le reconnaître, qu'il y a des moyens de remédier, au moins en partie, à chacun des inconvénients de la nature terrestre, et que les hommes, en combinant leurs efforts, sont en état d'assurer ces réformes ; mais il reste à savoir si ce qu'un homme peut verser de sueur suffit pour payer tout ce dont un homme a besoin. Que l'on consulte l'expérience, et l'on verra combien l'industrie est encore loin de compte là-dessus. Voilà qui est considérable assurément : l'immense majorité des hommes est à la peine ; sa corvée est de tous les jours, presque de tous les instants, rude, fatigante, souvent excessive ; la sueur coule de toutes parts, continuellement, en abondance ; et, avec tout cela, il n'y a qu'un petit nombre d'hommes qui obtienne les commodités de la vie, tandis que les autres, privés du nécessaire, demeurent exposés à presque toutes les duretés de la nature. La majorité habite dans de tristes et déplaisantes maisons, mal meublées, mal aérées, mal éclairées, mal chauffées ; la majorité est incapable de passer à son gré d'un lieu à l'autre, sinon à pied, à la pluie, au soleil, dans la poussière, sans hospitalité ; elle est imparfaitement vêtue, aussi dénuée d'élégance dans son costume que dans son logis, à peine chaussée, malpropre ; elle est pauvrement nourrie, privée de vin, privée de viande, privée de tout agrément culinaire, souvent réduite à se ménager le pain, souvent même à avoir faim ; bref, l'immense majorité travaille, et non seulement elle n'arrive pas à la jouissance, mais son travail est si assidu et sa vie si épineuse, qu'elle manque absolument de la quiétude qui serait indispensable pour le

plein développement de son existence intellectuelle et morale. Qu'est-ce donc au fond que cette misère? C'est le défaut de vertu créatrice. Le genre humain peut bien concevoir un autre ordre que celui auquel sa planète le convie, mais il n'a pas le nerf qu'il faudrait pour le réaliser. La nature lui est à la fois trop hostile et trop supérieure, et, pour donner un autre cours aux lois de la terre, il est ou trop faible ou trop inintelligent. En rassemblant toute sa puissance, il ne réussit à produire que la somme d'actions nécessaire pour faire régner autour d'une imperceptible minorité les conditions qui devraient être celles de tout le monde. Les bras lui manquent. En un mot, dans sa lutte, il n'y a pas assez de force de son côté.

Mais cette infériorité appartient-elle à ce qu'il y a de constant dans les conditions faites au genre humain, ou à ce qu'il y a de variable? Faut-il se résigner pour toujours à l'indigence actuelle, ou peut-on se donner toute liberté d'embellir en imagination l'avenir? Le problème est capital, mais facile. Si le genre humain, dans sa lutte, n'avait pour lui que la force musculaire, comme cette force, liée à l'organisation même de l'espèce, n'augmente guère, il n'y aurait guère à espérer non plus que l'état de la lutte pût changer. Mais il est rare que l'homme engage directement sa force contre la force qu'il veut vaincre. Pour remonter les courants, il a des méthodes plus recherchées et plus impérieuses que de fatiguer ses bras sur les rames. Il a, en face de l'aveugle nature, une tactique et une diplomatie ; et sa puissance, n'est pas moins fondée sur son intelligence que sur ses muscles. Aussi cette puissance, loin d'être stationnaire, se développe-t-elle continuellement. Aidé par la connaissance des secrètes dispositions de son ennemi, l'homme parvient à tourner les unes contre les autres les forces adverses qu'il rencontre sur la terre, et à réduire la nature par le seul effet des circonstances qu'il lui prépare et dans lesquelles il la laisse. Il a pour lui non seulement sa force personnelle, mais encore toutes les forces qu'il a su enrôler, comme font les habiles conquérants, aux dépens de son adversaire, et qui opèrent désormais à son profit. C'est de ce côté que l'augmentation paraît sans bornes. Plus les proportions de la nature sont au-dessus de celles de l'homme, plus les auxiliaires qu'il réussit à en détacher ont de vigueur. Il n'est rien qu'avec leur concours il ne puisse projeter, s'il lui suffit de porter les premiers coups pour que l'action qu'il a commandée, quelque colossale qu'elle soit, succède à ce signal. Et n'est-il pas en droit de songer, sans chimère, à une réforme universelle de l'existence terrestre, si cette réforme peut effectivement résulter, sans plus de labeur musculaire, de plus d'expérience et de génie?

Puisque l'homme est capable, par les seules conséquences du perfectionnement de son esprit, de mettre de son côté autant de forces qu'il en peut souhaiter, il ne lui reste donc pour assurer son succès qu'à tourner son intelligence à deux choses : la première, de découvrir les moyens propres à neu-

traliser de mieux en mieux les influences pernicieuses de la nature, et à faire régner autour de lui l'élégance et le bien-être ; la seconde, de découvrir des procédés pour réaliser ces inventions avec une quantité de bras de plus en plus petite, et pour étendre par conséquent leur bienfait à une multitude de plus en plus considérable. L'une, pour garder la comparaison avec la guerre est la détermination des positions à enlever ; l'autre, la détermination de la manière de soustraire à l'ennemi et de mettre en action contre lui le plus héroïquement les forces dont il est possible de faire usage.

Voilà, en effet, qui importe non seulement à l'intérêt matériel, mais à l'honneur du genre humain. Qu'il fût dans la condition primitive de l'homme de se contenter des voies les plus simples, c'est ce que la bassesse de son point de départ explique assez ; mais aujourd'hui, avec l'idée superbe que nous avons de notre espèce, quoi de plus répugnant que de voir l'homme, s'employant comme un agent mécanique, se ravalant au niveau d'un animal, d'une chute d'eau, de toute force grossière, oubliant, en un mot, dans son labeur, son intelligence ? Ce n'est pas tant la sueur qu'il verse qui me fait pitié, c'est le métier.

(*A suivre*).

La Mort

Par M. Maurice Maeterlinck

Alléché par les comptes rendus de la grande et de la petite presse sur cet ouvrage, j'avais hâte de voir arriver, pour moi, une période de calme, afin de pouvoir m'offrir le régal de sa lecture. Or ces jours derniers, une dame de mes amies me fit passer le livre en me disant : Qu'en pensez-vous ?

Pour pouvoir lui répondre en connaissance de cause, j'ai lu une première fois très attentivement cet ouvrage, puis une seconde, pour bien m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une fausse interprétation ; et mon opinion est restée la même. Elle se résume à ceci : J'en suis déçu et navré. Déçu, parce que les éloges que j'en avais lus étaient trop flatteurs ; navré, parce que ce livre jette sur tous les points qu'il aborde la confusion et le doute.

La forme littéraire de cet ouvrage ne peut m'en faire oublier le fond, aussi est-ce de ce dernier dont je veux seulement me souvenir. Et encore parmi les théories, les hypothèses, les suppositions et affirmations sans preuves qu'il nous sert à propos de Dieu, de l'infini, de la conscience et de l'univers, je ne veux pas suivre, dans sa lutte épique, ce nouveau Don Quichotte du mystère, s'escrimant à pourfendre, d'estoc et de taille, l'inconnaissable et l'incom-

préhensible qu'il voudrait désocculter et nous faire admettre, bien qu'il convienne (1) (page 175) : « Je ne leur demande pas — aux spirites — de me « révéler les secrets de l'Univers, car je ne crois pas comme un enfant que ce « secret puisse tenir en trois mots, ni pénétrer dans mon cerveau sans le faire « éclater. Je suis même persuadé que des êtres qui seraient des millions de « fois plus intelligents que le plus intelligent d'entre nous, ne le possédé- « raient pas encore; ce secret devant être aussi infini, aussi insondable, aussi « inépuisable que l'Univers même. »

Si tel est le problème, à quoi peut aboutir une discussion sur un tel sujet? Mais ce n'est pas dans son ensemble que je veux m'occuper de cet ouvrage. Je n'en prendrai qu'une tranche, celle qui a trait au Spiritisme ; et c'est comme spirite que je demande à présenter à nos amis quelques-unes des perles que j'ai glanées au cours de ma lecture. Je me rends bien compte combien il est téméraire de ma part, à moi inconnu, de vouloir essayer de juger un auteur qui a déjà vu se répandre, de part le monde, plus de 360.000 exemplaires de ses œuvres diverses. Mon action est celle du moucheron contre le lion superbe. C'est aussi la réplique d'un chercheur, qui a beaucoup lu et expérimenté, à un savant qui n'a pas encore assez étudié le spiritisme dont il parle sans assez bien le connaître.

Tout d'abord (page 77) l'auteur nous affirme que « le Néo-Spiritisme est « né en Amérique en 1870 », que « sir William Crookes en organisa les pre- « mières séances rigoureusement scientifiques (page 78) ». « Mais c'est sur- « tout de la fondation de la *Society for Psychical Research* S. P. R. que date « le véritable essor de la nouvelle science. » Et c'est dans les *Proceedings* qu'il paraît avoir, exclusivement, étudié la nouvelle science. Tout ce qui a été fait avant, à côté, ou en dehors des travaux de Sir Olivier Lodge, William James, Hodgson, Myers, William Crookes, il paraît l'ignorer et en fait table rase. La très importante enquête de Gurney, Myers et Podmore semble être son livre de chevet. C'est à elle qu'il demande les exemples et les preuves, que sur-le-champ il s'empresse de battre en brèche et de démolir, déversant sur tout, la méfiance et semant le doute à pleines mains ; ne trouvant nulle part des preuves suffisantes, faisant fi de celles qu'il rapporte, leur cherchant des explications tortueuses, hypothétiques, et encore plus invraisemblables que les faits auxquels il les applique.

Qu'on en juge : Il reproche tout d'abord au Spiritisme d'avoir fait intervenir les âmes des morts, avant d'avoir épuisé toutes les raisons possibles de les mettre hors cause. Il paraît ne pas savoir que ce ne sont pas les premiers expérimentateurs qui ont fait appel aux Esprits, pour expliquer les phénomènes, mais que ce sont les producteurs eux-mêmes des phénomè-

(1) Tous les passages entre guillemets sont extraits de l'ouvrage à la page indiquée.

nes qui ont déclaré être les âmes de nos parents, de nos amis décédés, et revenir parmi nous pour nous prouver que la vie continue par delà de la tombe ; que le néant n'est qu'un mot, rien ne se perd, la vie elle-même continue dans l'au-delà. On a alors demandé aux auteurs des manifestations des preuves d'identité. Ils en ont fourni avec une telle profusion et de si probantes, dans les « Proceedings » et ailleurs, que notre auteur en est saturé, écœuré, elles lui répugnent, il y en a trop, elles sont trop subtiles, il lui faut autre chose. Quelques inventions ou découvertes, bonnes à monnayer, et qu'on lui servirait sur un plateau, sans qu'il eût un effort à faire pour les recevoir.

Malgré la vulgarité des communications il reconnaît (page 78) : « Cette « étude ou enquête, dirigée par Gurney, Myers et Podmore — les Procee- « dings — et continuée par leurs successeurs, est un chef-d'œuvre de pa- « tience, de conscience scientifique. Aucun fait n'y est admis qui ne soit « corroboré par des témoignages irrécusables, des preuves écrites, des con- « cordances convaincantes, en un mot on ne peut guère contester la vérité « matérielle de la plupart d'entre eux à moins de dénier d'avance et de « parti pris toute valeur probante au témoignage humain et rendre impos- « sible toute conviction, toute certitude qui y prend sa source. »

Aussi il ne nie pas les phénomènes, il ne récuse pas les faits, mais au lieu de les attribuer à l'action des esprits, il proclame que les médiums, inconsciemment ou non, en sont les seuls artisans ; et il fait deux classes dans les divers phénomènes (Page 80). « 1° Les apparitions réelles objectives et spon- « tanées ou manifestations directes. 2° Les manifestations obtenues par les « médiums, qu'il s'agisse d'apparitions provoquées que nous écartons pour « l'instant à cause de leur caractère trop souvent suspect. » Puis (page 82) il rejette aussi les apparitions spontanées, « ces phantasmes plus ou moins « ahuris, fréquemment tourmentés de soucis insignifiants » qui (page 83) ne « prendraient vraiment d'importance que s'il était possible de constater, de « provoquer des apparitions d'êtres dont la mort remontât à un certain nom- « bre d'années. »

Par la médiumnité de Stainton Moses, dont il reconnaît et proclame l'incontestable probité, on a bien eu des communications de saint Hippolyte, évêque d'Ostie (page 137). Plotin, Athénodore, précepteur de Tibère, et sur- « tout de Grocyn, ami d'Erasme, prenaient possession de sa personne et se « manifestaient par son intermédiaire. Or Grocyn, par exemple, donna sur « Erasme divers renseignements qu'on crut d'abord recueillis dans l'autre « monde, mais qui furent postérieurement retrouvés en des livres oubliés, « mais néanmoins accessibles. » M. Stainton Moses déclara n'en avoir jamais entendu parler, mais la manifestation pour l'auteur n'a plus de valeur parce que (page 38) : « c'est de la réminiscence inconsciente, si l'on veut, de la sug-

« gestion à distance, de la lecture subliminale » ; et (page 87) : « Lorsque le « médium est entrancé, c'est plutôt l'emergence plus ou moins facultative « de l'une des personnalités ou consciences secondes ou subliminales du « sujet, qui agit.

« Il arrive qu'il parle et écrive en même temps ; la voix étant prise par « un esprit, la main par un autre qui mènent deux conversations indépendan- « tes. Plus rarement la voix et les deux mains sont simultanément possédées « et l'on a trois communications différentes. Il est évident que de pareilles « manifestations prêtent aux fraudes et aux simulations de tout genre ; et « la méfiance est d'abord invincible. » Je me demande quel est le fraudeur, si habile fût-il, qui se chargerait, tout en discourant sur un sujet donnél d'écrire en même temps de chaque main sur des questions différentes. S'il existait, un homme aussi habile serait bien par ce seul fait le plus étrange des phénomènes. Lorsqu'on veut tuer son chien on dit qu'il est enragé. Pour détruire la valeur d'une manifestation médiumnimique, on peut bien hasarder une affirmation irréalisable et que rien ne justifie.

L'auteur s'arrête assez longtemps sur les communications posthumes de Myers, par Mme Thomson ; celles de Hodgson, par Mme Piper ; leur personnalité est parfaitement marquée, mais, dit-il, ils ont l'air ahuris, on leur parle ils ne se souviennent plus et lorsque la mémoire leur revient peu à peu c'est pour se livrer (page 99) « à de véritables potins d'outre-tombe ». Pour que ces communications aient quelque valeur, il aurait fallu qu'aucun des assistants n'eût connu Myers car (page 101) : « Telles qu'elles se présentent, elles ne « sont fort probablement que des réminiscences d'une personnalité secon- « daire du médium ou d'inconscientes suggestions de l'interrogateur ou des « assistants. »

Page 116 : « Maintenant que penser de tout ceci ? Faut-il avec Myers, « Newbold, Hyslop, Hodgson et tant d'autres qui ont longuement étudié le « problème, conclure à l'incontestable intervention de forces et d'intelli- « gences qui reviennent de l'autre rive du grand fleuve que l'on croyait « infranchissable ? Faut-il reconnaître avec eux qu'il est des cas de plus en « plus nombreux où il est possible d'hésiter entre l'hypothèse télépathique et « l'hypothèse spirite ? Je ne le crois pas. »

Page 117 : « Nous avons à opter entre deux inconnus, deux miracles, si « l'on veut, dont l'un est situé dans le monde que nous habitons et l'autre « dans une région qu'à tort ou à raison nous croyons séparée de nous par « un espace sans nom, qu'aucun être vivant ou mort n'a traversé jusqu'à ce « jour. Il est donc naturel que nous demeurions chez nous, dans notre monde « tant que nous pourrons y tenir, tant que nous n'en serons pas impitoyable- « ment expulsés par une série de faits irrésistibles et irrécusables issus de « l'abîme voisin. La survivance d'un esprit n'est pas plus invraisemblable

« que les facultés prodigieuses que nous sommes obligés d'attribuer aux mé-
« diums, si nous les enlevons aux morts ; mais l'existence du médium, au
« rebours de celle de l'esprit est incontestable ; c'est donc à l'esprit ou à ceux
« qui s'en réclament, de prouver d'abord qu'il existe. » Et quand cette preuve est fournie on s'empresse de la récuser ou de l'attribuer exclusivement au médium qui n'en peut mais.

Page 123 : « Il faudrait, pour que l'épreuve fût décisive, que personne, ni
« le médium, ni les témoins, n'eût jamais connu l'existence de celui dont le
« mort révèle le passé, c'est-à-dire que tout lien vivant fût supprimé. Je ne
« crois pas que le fait se soit produit jusqu'à ce jour, ni même qu'il soit pos-
« sible ; en tout cas le contrôle en deviendrait fort malaisé. »

Si malaisé que soit ce contrôle, si impossible que ce fait paraisse à l'auteur, il lui serait bien facile de trouver, dans la littérature spirite, de nombreux cas parfaitement authentiques et remplissant toutes les conditions requises ci-dessus ; mais pour les besoins de la cause, il est plus habile de les passer sous silence ou de déclarer (page 138) : « C'est de la réminiscence in-
« consciente, si l'on veut, de la suggestion à distance, de la lecture subli-
« minale. »

Ah ! ces trois chevaux de bataille des comptenteurs du spiritisme ont bon dos, on ne les explique pas on les affirme, un point c'est tout. A propos de ces réminiscences inconscientes, en voici une cause après laquelle on peut je crois tirer le rideau, la farce est jouée.

Page 167 : « Enfin pour tout prévoir, avant d'admettre l'entrée en scène
« de la mort, il serait vraiment nécessaire de s'assurer que la mémoire ata-
« vique ne joue pas un rôle inattendu. Un homme ne peut-il, par exemple,
« garder latent au plus profond de son être le souvenir d'événements qui
« se rapportent à l'enfance d'un ascendant qu'il n'a jamais vu et les commu-
« niquer aux médiums par suggestions inconscientes ? Ce n'est pas invrai-
« semblable. »

Il est tout simplement abracadabrant qu'une pareille supposition ait pu être faite. Aujourd'hui on en fait une simple question, demain ce sera une affirmation ; et lorsqu'un médium vous donnera une communication sur un parent défunt, grand-père-bisaïeul que vous n'avez jamais vu ni connu, on vous objectera, quelles que soient les preuves que le décédé fournisse, que c'est une suggestion inconsciente, que votre mémoire atavique a, sans que vous y pensiez, imposée au médium, et par toutes ces invraisemblances, les esprits des morts seront une fois de plus mis en doute ; aussi quel acharnement mettent-ils à nous fournir des preuves de leur survivance, il n'est nul besoin d'eux pour procurer aux médiums les renseignements qu'ils nous donnent. Voulez-vous savoir où ils — les médiums — se les procurent? Ecoutez, vous serez édifiés.

Page 134 : « On a voulu y voir la preuve — dans les correspondances croi-« sées — que s'étend quelque part dans le temps ou dans l'espace, ou bien « hors de ceux-ci, une sorte d'immense réservoir cosmique de connaissan-« ces où vont librement puiser les Esprits. Mais ce réservoir, s'il existe, ce « qui est fort possible, rien ne nous dit que ce ne soit pas plutôt les vivants « que les morts qui s'y rendent. Il est étrange que ceux-ci, s'ils ont vrai-« ment accès à l'incommensurable trésor, n'en rapportent qu'une espèce de « puzzle » puérilement ingénieux. Il doit cependant s'y entasser des myria-« des de connaissances et d'acquisitions oubliées et perdues, accumulées de-« puis des millénaires en des abîmes où notre pensée alourdie par le corps « ne peut plus pénétrer, mais que rien ne paraît fermer aux investigations « d'activités plus subtiles et plus libres. »

Malgré cette source merveilleuse de renseignements qui peut fournir aux médiums tous les éléments de nous tromper, consciemment ou non, plus loin l'auteur ajoute (page 176) : « Je ne doute pas que les faits rapportés ne « soient vrais et prouvés ; mais ce qui est encore bien plus indubitable, c'est « que les morts, s'ils survivent, n'ont pas grand'chose à nous apprendre « soit qu'au moment où ils peuvent parler, ils n'aient encore rien à nous « dire ; soit qu'au moment ou ils auraient quelque chose à nous révéler ils « ne puissent plus le faire, s'éloignent à jamais de nous et nous perdent de « vue dans l'immensité qu'ils explorent. »

Page 96 : « Mais de tout cela n'émane point je ne sais quelle odeur, quelle « lueur d'outre-tombe qu'on nous avait promise et que nous attendions. »

Aussi pourquoi ces pauvres trépassés n'ont-ils pas le flair de donner à chaque contradicteur, les seules preuves qui pourraient le convaincre, et de redire, paraphrasant le héros de Corneille : « Des preuves ? Je t'en avais donné, je veux t'en accabler. » Au lieu de cela, ils ne donnent des preuves probantes qu'à ceux qui les cherchent de bonne foi, et non à ceux qui les demandent pour les démolir et en réclamer toujours de nouvelles.

Et maintenant il n'est que temps de terminer notre étude par les deux citations suivantes.

Page 139 : « Les spirites, à propos de cette expérience connue des autres, répètent volontiers : « Si vous n'admettez pas l'intervention des esprits, la « plupart de ces phénomènes sont absolument inexplicables. » D'accord, « aussi ne prétendons-nous point les expliquer, car rien n'est explicable « sur cette terre, mais simplement les attribuer à l'incompréhensible puis-« sance des médiums, qui n'est pas plus invraisemblable que la survi-« vance des morts et a l'avantage de ne pas sortir de la sphère que nous « occupons, de l'apparenter à un grand nombre de faits analogues qui se « passent entre personnages vivants. » — L'auteur oublie de nous les faire connaître.

Page 142 : « Nous verrons plus loin pour quelles raisons au point de vue « de nos destinées d'outre-tombe, il n'y aurait pas lieu de s'attarder trop long- « temps autour de ces apparitions ou de ces révélations, alors même qu'elles « seraient réellement incontestables et topiques. Elles ne sembleraient à tout « prendre que les manifestations incohérentes et précaires d'un état tran- « sitoire. Elles prouveraient au plus, s'il fallait les admettre, qu'un reflet de « nous-mêmes, une arrière-vibration nerveuse, un faisceau d'émotions, une « silhouette spirituelle, une image falote et désemparée, ou plus exactement, « une sorte de mémoire tronçonnée ou déracinée, peut, après notre mort, s'at- « tarder et flotter dans le vide où rien ne l'alimente plus, où elle s'anémie « et s'éteint peu à peu, mais qu'un fluide spécial émané d'un médium extra- « ordinaire parvient à galvaniser un moment. De là leur énergie agaçante « et maniaque de se cramponner aux moindes faits, leur hébétude somno- « lente, leur incurie, leur ignorance incompréhensible et toutes les bizar- « reries que nous avons plus d'une fois fait remarquer.

Après cette conduite de Grenoble, si les morts reviennent encore contredire les affirmations de messieurs les savants, et leur donner de nouvelles preuves qu'ils sont dans l'erreur, et que leurs affirmations ne prouvent rien qu'une chose, leur volonté bien arrêtée de repousser et nier envers et contre tout leur intervention dans les manifestations spirites, eh bien, il faut avouer que ces chers défunts y mettront une belle constance, digne de plus loyaux adversaires. Et notre auteur n'est pas un ennemi du spiritisme au contraire. Qu'aurait-il écrit s'il avait voulu le combattre !

Et voilà pourquoi, comme spirite, je maintiens mon opinion et je la donne à nos amis, sans crainte d'être taxé de témérité : la lecture de cet ouvrage m'a déçu et navré, parce que sur tous les points qu'il touche, comme sur le Spiritisme, il sème à pleines mains la méfiance et le doute.

HENRI SAUSSE.

LA FOI

(Suite)

III. — La Foi et l'École

Il faut que la Foi nouvelle pénètre dans l'École.

Pourquoi ? Comment ? Quand ?

Autant de questions qu'il convient d'examiner et au sujet desquelles je me propose d'émettre, si l'on veut bien, quelques réflexions.

* * *

1° **Pourquoi ?**

Il importe que la Foi nouvelle pénètre dans l'Ecole, d'abord parce que l'enfant a particulièrement besoin de la recevoir et est, en même temps, particulièrement apte à la recevoir et à la conserver et aussi parce que l'Ecole est un foyer particulièrement propre à la diffusion et à la communication de la Foi nouvelle.

Si la Foi est nécessaire à l'homme, si, comme nous l'avons vu, elle est nécessaire à sa vertu et nécessaire à son bonheur, on ne saurait lui en assurer trop tôt le bénéfice, car il est bon qu'il la possède avant la Tentation et qu'il la possède avant le Malheur, car elle le retiendra peut-être de tomber ou rendra sa chute moins grave, car elle l'empêchera peut-être de souffrir ou rendra sa souffrance moins vive. N'est-ce pas une mesure de sagesse élémentaire de n'attendre pas que l'ennemi soit aux portes pour mettre la place en état de défense ? Sans compter que l'homme est d'autant plus fort contre les séductions ou les disgrâces du destin qu'il est depuis plus longtemps sous l'égide de la Foi : car la Foi est une armure qui se trempe en vieillissant ! Quand, déjà, on la porte, enfant, on est, homme, à l'abri de l'épreuve.

Et, en attendant d'être à l'abri des épreuves d'homme, on est à l'abri des épreuves d'enfant. Comme sur l'homme, plus peut-être que sur l'homme, la Foi exerce ses bienfaits sur l'enfant, sur sa vertu et son bonheur d'enfant. La Foi préserve l'enfant du mal. Elle monte la garde au seuil de son âme innocente et tient en respect les vices — et Dieu sait s'il y en a ! qui rôdent autour des enfants. Il reste candide, l'enfant qui a la Foi. Il n'a pas de goût à faire le mal et s'il le fait, c'est sans malice ; il n'a pas de goût à faire du mal et il n'en fait qu'à son insu. — La Foi incline l'enfant au bien. Elle ouvre son âme à l'humilité et son cœur à l'amour. Il est bon, l'enfant qui a la Foi. Il donne et se donne avec joie. — C'est la Foi qui conserve à l'enfant son charme, le charme qu'il tient de la nature. C'est elle qui fait qu'il reste « si beau ». Sans elle, avec le temps, son âme ne manquerait pas de se ternir, de se flétrir, de se souiller. Tant d'enfants laidissent — corps et âme — en grandissant ! La Foi le maintient en état de grâce, et lui garde, en dépit des ans « son doux sourire ». Elle lui est, en même temps qu'un bouclier, une parure !

Et la Foi seule peut ce miracle ! Tous les mobiles que la nature prévoyante a déposés dans une âme d'enfant et qu'exploite avec art la pédagogie des parents et des maîtres, tous les mobiles qui sont susceptibles d'inciter l'enfant au bien, de l'éloigner du mal, tous les mobiles sont vains auprès de la Foi, sont insuffisants sans la Foi. L'enfant que l'appât d'une récompense ou la crainte d'une punition ne retient pas de faire le mal dès qu'il se croit seul, s'en abstiendra peut-être au moment de le faire s'il pense tout à coup

que Dieu le regarde. L'enfant qui, pour être agréable à son père ou à son maître, se dispose à faire le bien, aura plus de chances encore de l'accomplir jusqu'au bout s'il sait qu'il fera plaisir en outre à sa bonne grand'mère qui veille sur lui, dans l'autre monde. Il est vrai que la Foi ne sauve pas l'enfant de toutes les défaillances. Mais où elle échoue, nul recours ne saurait réussir, et il n'est pas de vraie victoire sans elle (1). Chez l'enfant surtout. L'homme, à la rigueur, peut se défendre seul, s'il a, moralement, de l'œil et de la poigne. L'enfant a besoin du secours de la Foi, car il a la vue courte et la volonté faible. Sa vertu ne saurait avoir trop d'appuis, et la Foi est le plus sûr de tous.

Et la Foi ne l'aidera-t-elle pas, d'autre part, à supporter les misères de sa jeune existence ? Les enfants ont de poignants chagrins et des tristesses touchantes. La vie, déjà, blesse plus d'une fois leur âme tendre. Il en est pour qui elle a des rigueurs de marâtre, leur refusant le pain quotidien et la tiédeur d'un foyer. D'autres, qui sont aujourd'hui heureux comme des anges, ne retrouveront pas, demain, à leur réveil, le sourire et la caresse de leur mère, qu'ils aiment tant ! A tous, on dirait, à certaines heures, qu'il manque quelque chose. Dans le rêve vague de leurs yeux grands ouverts passent de mystérieuses mélancolies, venues on ne sait d'où... Obscur ressentiment d'existences antérieures, dont la dernière étend encore son ombre sur eux ?... Regret inconscient d'un paradis perdu, qu'ils viennent de quitter à peine ?... Sourde appréhension des vies à venir, au seuil d'une nouvelle vie ?...

Sans doute, les larmes d'un enfant ne durent pas plus qu'une pluie d'orage. Mais, pendant tout le temps qu'elles durent, quel ravage dans la petite âme !

La Foi est merveilleusement propre à prévenir ou apaiser cette tempête. Au petit orphelin, elle dit que sa mère, dans l'autre monde, continue à veiller sur lui, et qu'il la voit souvent en rêve, s'il ne la voit plus au réveil : et l'enfant sent qu'il n'est plus seul, et sourit à sa mère invisible. Au petit meurt-de-faim elle dit que des biens abondants se préparent pour lui dans les granges du Seigneur, et que son dénûment n'en est que la rançon d'un jour : et l'enfant ne sent plus qu'il a le ventre vide, et sourit aux célestes moissons.

Et qu'on ne dise pas que j'idéalise l'enfant, et qu'il est, en réalité, moins compréhensif et plus positif que je ne semble croire. Je sais qu'il a parfois des chagrins têtus et des aspirations inférieures. Mais je sais aussi que la faute en est moins à lui-même qu'à ses éducateurs. L'enfant est générale-

(1) Je dis : de vraie victoire. L'enfant qui fait son devoir par intérêt ou par peur ne fait pas l'ombre d'un pas dans la voie du bien. Il recule plutôt. C'est défaite plus que victoire. Car l'acte ne vaut pas par sa figure, mais par son âme ! L'intérêt, la peur avilit l'acte bon ! La Foi le consacre et le sanctifie !...

ment ce que le font les parents et les maîtres. Il apporte, en naissant, le sens de l'idéal. Mais encore faut-il qu'on le cultive. La famille et l'école y manquent trop souvent. S'il est borné, c'est parce qu'on n'a pas élargi son horizon. Il n'est terre-à-terre que parce qu'on a négligé de lui montrer le Ciel. Entretenez dans l'enfant, dès son plus jeune âge, le sens du devoir, et vous verrez que les promesses de la Foi et que les consolations de la Foi ne sont pas lettre morte à l'enfant malheureux.

Et quand la Vertu et le Bonheur entrent dans une âme d'enfant sous les auspices de la Foi, ce ne sont pas des hôtes de passage ! Ils se plaisent dans la demeure, la font leur et y restent ! Et le mal peut frapper à la porte : la Vertu n'ouvre pas ! Et l'Infortune peut s'abattre sur la maison : le Bonheur ne succombe pas ! Heureux l'homme qui a connu la Foi quand il était enfant !...

***

Et il se trouve, providentiellement, que, en même temps qu'elle leur est particulièrement bienfaisante, avant qu'ils soient des hommes, — et afin qu'ils soient des hommes, — elle leur est particulièrement accessible alors qu'ils sont encore enfants, et ils ne s'y tiennent jamais tant que lorsqu'ils y sont venus enfants.

Qu'on n'allègue pas que l'enfant est trop jeune pour recevoir la Foi, qu'il est incapable de concevoir le monde invisible et, surtout, de concevoir Dieu. L'Eglise, — psychologue avisée s'il en fût ! — sait bien que non, qui tente de gagner l'enfant dès son plus jeune âge !

Non, l'enfant n'est pas incapable de concevoir le monde invisible, et qu'il se peut que des êtres vivent auprès de nous bien que nos sens ne soient pas avertis de leur présence. Il en est moins incapable peut-être que l'homme, étant plus poète que lui ! Son imagination se prête merveilleusement à l'évocation de l'Invisible, car elle est éminemment créatrice. Qui ne sait que l'enfant mène une existence double, qu'il vit dans un monde imaginaire, en même temps que dans le monde réel, avec plus d'intensité souvent que dans le monde réel ? Voyez-le dans ses jeux. Il conduit, général, une armée de songe au combat. Instituteur, il fait la classe à d'invisibles élèves. Il aboie, le collier au cou, à des passants imaginaires (ainsi Poum, le petit héros des frères Margueritte). Il écoute, l'oreille au sol, les pas de l'Indien qui approche... Et tant que dure le jeu, l'illusion dure : ces personnages fictifs sont, à ses yeux, aussi réels et vivants que lui-même. S'il peut, avec une telle aisance, évoquer des Invisibles qui n'existent que dans sa fantaisie, lui faudra-t-il un grand effort pour évoquer des Invisibles qui existent en réalité, et dont on lui certifie et dont on lui démontre l'existence? Lui faudra-t-il un grand effort pour y croire ? Un grand effort pour se les

représenter ? Perdrait-il tout d'un coup sa magie, en passant du monde prestigieux de la fiction au monde merveilleux de la Vie, de la Survie ? En vérité, l'enfant est tout préparé à entrer, en pensée, dans le monde invisible !...

Et il y rentre d'ailleurs plus d'une fois, sans le savoir, et sans qu'on s'en doute ! Voyez-le dans ses rêves, ses rêves éveillés. Il est « dans la lune », dites-vous. Et vous ne savez pas que c'est bien possible, et qu'il est peut-être, en tout cas, dans l'Espace où il était hier. Il « sourit aux anges» dites-vous encore. Et peut-être ne croyez-vous pas si bien dire ! Oui, il se peut qu'il sourie à l'image qu'il a conservée de son céleste séjour : image qui n'est visible qu'à ses yeux d'enfant, et qu'un jour ses yeux d'homme ne verront plus !... Il n'est pas rare qu'il ait des visions, qu'il entende des voix, comme en rêve. C'est à peine s'il est incarné. Et il ne concevrait pas le monde invisible, lui qui le quitte à peine et qui y tient encore !...

Qu'il soit incapable, d'autre part, de concevoir Dieu, je l'accorde ! Mais l'homme en est-il capable ? L'homme de génie même ? Et, parce qu'il est bien éloigné de le pouvoir connaître, s'interdit-il de l'adorer, et n'est-il pas capable de le sentir, voire de le comprendre ? Qu'importe que l'enfant ne conçoive pas Dieu ? Qu'importe même qu'il s'en fasse une représentation puérile, — qui d'ailleurs se corrigera d'elle-même, avec le progrès de l'âge? — Qu'importe, s'il peut le comprendre en sa raison, s'il peut le sentir en son cœur, s'il peut l'adorer en son âme ?... Or, l'enfant est capable de le comprendre si on lui montre l'œuvre de Dieu et que la création suppose un créateur. Et l'enfant est capable de le sentir, si on lui découvre le bienfait de Dieu et la souveraine justice et l'infinie bonté qui président à l'évolution des destinées immortelles de l'homme. Et l'enfant est capable de l'adorer, si on lui montre la perfection de Dieu, et que nul objet au monde n'en saurait donner la moindre idée. L'enfant est capable, non seulement d'adorer et de sentir, mais de comprendre plus de choses qu'on ne croit communément, si on a le souci et le talent de les évoquer à son âme, de les suggérer à son cœur et de les expliquer à sa raison. Et Dieu, — l'Inconnaissable — ne lui est pas plus inaccessible qu'à l'homme !

Et ne pensera-t-on pas, au contraire, que Dieu trouve dans l'âme de l'enfant un certain nombre de tendances — propres à l'enfant et qu'il ne rencontrera plus chez l'homme — qui ne demandent qu'à le servir, si l'on connaît l'enfant, ses dons exceptionnels de réceptivité intellectuelle, de spontanéité sentimentale et de crédulité morale ? Toute notion pénètre en son esprit avide. Toute émotion jaillit en son cœur ardent. Toute foi s'imprime en son âme vierge. Il a l'âge des acquisitions, des éclosions, des abandons. Il est toute curiosité, toute adoration, toute confiance. Il brûle de tout connaître. Il aspire à tout aimer. Il incline à tout croire. Il ne demande

qu'à absorber le monde, qu'à scruter la terre, qu'à déchiffrer le Ciel. Voyez-le devant les étoiles !... Il aime tout ce qui est bon, — il admire tout ce qui est beau, — il vénère tout ce qui est saint. Il croit à la parole du père, du maître : c'est parole d'Evangile. Sur sa foi, il croit à la vertu, au bonheur, à l'immortalité, au « Père qui est aux Cieux ». Il « fait sa prière » comme si c'était la chose la plus naturelle du monde... Ah ! si l'on savait utiliser ses facultés ! Comme il brasserait l'idée ! Comme il embrasserait l'idéal !... D'instinct, sans le savoir, il est tout élancé vers Dieu !

N'attendez pas qu'il se replie, qu'il se referme, qu'il se durcisse ! Ce n'est pas quand les rigueurs de la vie ont desséché l'âme qu'on y peut implanter la Foi ! Il arrive sans doute qu'un puissant malheur la laboure et retourne à fond, et qu'elle offre alors à la foi un incomparable terrain. Prodige rare ! La vie, le plus souvent, ne fait dans l'âme que des crevasses. Allez donc y planter la Foi ! Plantez, plantez en terre fraîche !...

Au reste, la Foi qui entre dans une âme adulte, — à moins que cette âme ne soit exceptionnelle — n'y jette pas des racines profondes. On dirait une étrangère, égarée d'aventure dans une âme qui n'est pas faite pour elle, et qui n'était pas préparée à la recevoir. Elle trouve la place prise, des hôtes qu'elle ne connaît pas, et qui s'étonnent de la voir. On lui fait bon accueil d'abord, car elle a les mains fleuries et des yeux d'azur. Mais tout de suite on craint que le Ciel de ses yeux ne soit un mirage, et que, des fleurs que sa main offre, il ne reste plus qu'une tige triste dans les doigts au déclin du jour... Qui sait si elle a plus de vérité que les fées des contes d'enfants ? Si elle n'est pas une illusion charmante, qui s'est donnée miséricordieusement la mission de bercer les hommes pour qu'ils vivent leur vie douloureuse comme dans un rêve ? On la trouve adorable, — et on n'ose pas croire en elle, et se donner à elle entièrement. On lui fait fête un jour, — et le lendemain on ne la regarde même pas... Alors elle ne sait plus ce qu'elle doit faire, ayant peine à rester, et n'ayant pas envie de repartir... Elle perd son temps, use sa vertu et manque son bienfait !...

Quel dommage qu'elle ne soit pas entrée plus tôt dans une âme plus jeune et vacante encore ! Elle aurait grandi avec elle, profité de tous ses progrès, de son étude, de sa réflexion, de son expérience, de ses joies et de ses souffrances, de toutes les acquisitions de sa vie intérieure. Toutes ces nouvelles venues se fussent installées auprès d'elle sans répugnance, se fussent rangées sans résistance sous sa loi, lui eussent volontiers offert leurs services et au besoin leur protection. Car la foi, loin d'avoir rien à craindre, a tout à espérer du progrès de l'esprit, même — et surtout — de sa science et de sa critique. Les dogmes, sans doute, ne résistent pas à leur examen. La Foi en sort triomphante ! La critique ne fait que révéler à l'homme de nouvelles raisons de croire et la science de nouvelles raisons d'adorer. D'illustres

savants ont eu la Foi. Et des savants de plus en plus nombreux auront la Foi, — la Foi nouvelle — quand ils voudront bien reconnaître qu'il existe une science, — une science nouvelle — qui sanctionne la Foi ! — Et si la Foi s'enrichit des conquêtes de l'esprit, elle s'enrichit aussi des conquêtes du cœur. En même temps qu'avec le savoir, elle croît, chez l'enfant avec l'amour. Les trésors de tendresse que, nuit et jour, sa mère lui prodigue, autant que les merveilles que la nature déploie à ses yeux nuit et jour, lui révèlent Dieu. On sait le mot sublime de V. Hugo :

Quand elle me disait : « Mon père »,
Tout mon cœur s'écriait : « Mon Dieu. »

La gratitude est un élan vers Dieu. Ainsi en est-il de tous les sentiments, de toutes les émotions du cœur. Quand l'enfant saute au cou de sa petite sœur qui pleure, quand il partage une friandise avec le petit camarade qui mange son pain sec, c'est que Dieu est descendu en lui, c'est qu'il a senti Dieu en lui. Chaque battement nouveau de son cœur est une Visitation de Dieu en son cœur. Et plus il grandira en savoir et en amour, plus, aussi, l'enfant grandira en Foi. Quand, au doux enseignement d'une mère ou d'un père, la Foi naît dans une âme d'enfant, on peut être assuré qu'elle n'y mourra pas, mais qu'elle y sera toujours plus vivace (1).

***

Et s'il est particulièrement utile, — et facile, — et sûr d'inculquer la Foi aux enfants, c'est à l'École qu'il est particulièrement désirable de la leur enseigner, l'École étant un milieu plus propice que la Famille à la diffusion collective et à la dispensation individuelle de la Foi.

S'en remettre uniquement à la Famille du soin d'enseigner la Foi, c'est exposer nombre d'enfants, — la majorité sans doute — au grand dommage de ne la jamais recevoir. Car beaucoup de parents n'ont pas la Foi, et ne voient pas d'inconvénients à ce que leurs enfants s'en passent comme eux. Car beaucoup de parents ne veulent pas entendre parler de la Foi, et en préservent leurs enfants comme de la peste. Car beaucoup de parents n'ont ni foi ni loi, et se soucient plus de donner à leurs enfants de mauvais exemples que de bonnes leçons. Car beaucoup de parents ont la Foi, mais n'ont ni le temps ni la force, — surmenés le jour, harrassés le soir, — de l'enseigner à leurs enfants. Car beaucoup de parents ont la Foi, mais n'ont pas la constance ou n'ont pas l'art de l'enseigner à leurs enfants. Si le législateur avait

(1) Lamartine, entre autres, en est un bel exemple. Au reste, je ne pense pas qu'il existe d'exemples d'enfants vraiment pieux qui aient perdu la Foi en devenant hommes. Ils ont pu renier la forme de leur foi, mais ils en ont conservé l'âme.

compté sur la Famille pour instruire l'enfant, combien compterait-on d'enfants instruits ? Il en est — quoique dans une moindre mesure — de l'instruction religieuse comme de l'instruction tout court : pour l'une comme pour l'autre, abandonner l'enfant à la Famille, c'est sacrifier l'enfant.

La Foi et l'enfant se rencontreront bien plus sûrement à l'École. Puisque, de par la Loi, l'enfant doit passer par les bancs de l'École, il faudrait que, de par la Loi, la Foi fût inscrite sur les programmes de l'École. Quand toutes nos écoles, obligatoirement, enseigneront la Foi, alors, alors seulement, tous les enfants connaîtront la Foi. L'École seule peut propager la Foi !...

Et ce n'est que l'Ecole qui, efficacement, peut inculquer la Foi, peut inculquer, surtout, la Foi nouvelle !

Je ne méconnais pas la vertu de l'enseignement domestique, — particulièrement en ce qui concerne la communication de la Foi, — et qu'il arrive que l'atmosphère du foyer familial, l'exemple et les suggestions du père, de la mère, des grands-parents, aient une douceur d'insinuation et une profondeur de pénétration incomparables. Mais je pense que cette grâce exige une vertu exceptionnelle chez les parents et chez les enfants à la fois, et ne se rencontre que dans de rares familles privilégiées. La moyenne des enfants, aura plus de chances de s'imprégner de la Foi à l'Ecole, si l'Ecole consacre un moment chaque jour à la lui imprimer. Car la Foi, d'une part, dans son élément intellectuel, profitera, à l'Ecole, de l'avantage inhérent à l'enseignement collectif, qui comporte un esprit de méthode, de discipline et d'émulation particulièrement efficace et difficilement praticable à l'enseignement individuel de la Famille. Car la Foi, d'autre part, dans son élément émotionnel, bénéficiera, à l'Ecole, du surcroît d'exaltation que procure à chaque cœur d'enfant la présence sympathique de dizaines d'autres cœurs vibrant à l'unisson du sien : l'élève solitaire ne connaît pas ces courants d'émotion, ces frissons d'enthousiasme qui traversent, à certaines minutes, l'atmosphère d'une salle de classe, au souffle inspiré du maître. A cette contagion mutuelle des élèves, comme à l'enseignement collectif du maître, la Foi ne peut que gagner...

Et la Foi nouvelle, en particulier, ne se pourra guère dispenser qu'à l'Ecole. La Foi nouvelle est toute une science, et cette science, — comme toutes les autres, — les maîtres seront plus qualifiés que les parents — sauf exception — pour l'enseigner. Car les adeptes de la nouvelle Foi n'en connaissent, en général — et, longtemps sans doute, n'en connaîtront — que les éléments, — et bien loin, d'être en mesure de l'enseigner, ils auraient, ils auront grand besoin de l'apprendre. Sans compter que l'enseignement est un art, et que cet art la plupart des parents l'ignorent, n'ayant pas eu l'occasion de s'en occuper. Le maître de demain, bien mieux que les parents, sera en état d'enseigner la Foi nouvelle, parce qu'il possédera, — tandis

qu'il leur manque, — la science dont elle se réclame et l'art qu'elle exige, — parce qu'il connaîtra — et qu'ils ignorent — la matière à enseigner et la manière de l'enseigner.

Et nous voici au seuil de notre deuxième question : comment l'Ecole enseignera-t-elle la Foi nouvelle (1) ?

(*A suivre*).

HENRI BRUN,
Professeur d'Ecole Normale.

Les petits groupes spirites

On ne saurait trop appeler l'attention sur les petits groupes spirites, au sein desquels on obtient généralement les communications les plus intéressantes, les plus morales, les plus élevées.

Allan Kardec a, du reste, nettement recommandé la formation des petits groupes.

Toute réunion spirite, a-t-il écrit dans *Le Livre des Médiums*, doit tendre à l'homogénéité la plus grande possible.

Or, il est facile de comprendre que cette homogénéité est forcément plus complète avec une assemblée restreinte, qu'avec un grand nombre de personnes.

Certes, les sociétés spirites qui se donnent pour mission de faire connaître le spiritisme aux sceptiques, aux incrédules, à tous ceux enfin qui ne savent pas, assument une tâche particulièrement difficile et délicate, et si nous préconisons la formation de petits groupes, c'est pour préciser que l'existence de ces petits groupes est en somme le complément indispensable des grandes sociétés initiatrices.

Il faut laisser à chacun son rôle. Les sociétés qui arrivent à grouper un grand nombre d'adhérents sont en quelque sorte chargées de guider les premiers pas de ceux que le spiritisme attire. Elles ont, de ce chef, une importance considérable, et il est presque inutile d'insister sur ce point.

Au fur et à mesure que les adeptes commenceront à acquérir des connais-

(1) Pour être posée au futur, et valable, en son texte, pour l'Ecole spirite de demain la question n'en est pas moins d'actualité, et valable, en son esprit, pour la Famille spirite d'aujourd'hui. Car la pédagogie que je compte préconiser, il ne tient qu'aux parents spirites de la connaître — s'ils veulent bien y réfléchir — et de l'appliquer, — s'ils veulent bien s'en donner la peine. Et c'est pour eux un devoir, — sans attendre que l'Ecole soit devenue spirite — de se mettre en mesure d'élever *méthodiquement* leurs enfants dans la Foi spirite.

sances plus étendues avec la sagesse et la foi qui doivent en faire des spirites éclairés, ils pourront, sans cesser d'être fidèles à ceux qui les auront tout d'abord initiés, étendre progressivement leur savoir en allant étudier dans les groupes plus intimes et par conséquent plus fermés aux néophytes.

Les sociétés initiatrices qui, les premières, auront fait connaître les éléments de la science spirite à leurs adhérents, auront aussi toujours besoin de leurs élèves. Ceux-ci devront donc leur apporter leur concours dévoué et désintéressé, quand il s'agira d'étendre et de faire progresser, selon les règles du Bien, les dites sociétés.

Beaucoup de spirites, — de nom seulement, — plus téméraires que mal intentionnés, sont enclins à créer des groupements qu'ils ont le secret désir de voir devenir plus importants que la société où ils se sont instruits sommairement.

Ces groupements-là ne durent jamais bien longtemps. Ils éclosent, ils passent, ils meurent, ne laissant derrière eux qu'un souvenir parfois ridicule et toujours décevant.

Au contraire, dans les groupes correctement formés, ayant pour seul but l'étude rationnelle des phénomènes spirites, avec le désir de bien faire et d'être utile, les adeptes consciencieux obtiendront la preuve définitive que les bons Esprits sont les messagers vigilants et fidèles de la Vérité.

Là, ils auront la certitude absolue des manifestations intelligentes du monde invisible. Ils apprendront à discerner le faux du vrai, à faire abstraction de leur personnalité propre, à être les élèves dociles, quoique prudents et raisonnés, avant de devenir les adeptes savants toujours bien guidés vers le Bien.

Forts de ce qu'ils auront vu et appris, et surtout méthodiquement compris, ils sentiront pénétrer en eux la confiance que beaucoup d'entre eux ont quelquefois perdue depuis bien longtemps. Les ténèbres où jusqu'ici avaient sombré leurs trop faibles aspirations vers l'éternelle Vérité et l'éternelle Beauté, s'éclaireront soudain.

Comme un mauvais nuage chassé par les rayons chauds et dorés d'un vivifiant soleil, les nuages noirs de leur horizon spirituel s'évanouiront, leur conscience reprendra possession d'elle-même, elle s'éveillera vive et légère à la voix de la raison et de la logique, pour vivre une vie plus large, où les joies pures et sereines remplaceront définitivement les chimères, les craintes, les doutes, les désespérances et les chagrins d'antan.

PAUL BODIER.

PENSÉE

Sur le chemin de l'amitié
Ne laisse point croître de l'herbe,
Et remplace le mot acerbe
Par un mot tendre de pitié.

De ton âme, sache extirper
L'orgueil, la haine, l'amertume,
Et sois le santal qui parfume
La hache qui vient le frapper.

Sois bon, sois juste et charitable,
Pour les malheureux sois humain,
Car l'unique amour qui soit stable
Est l'amour vrai de ton prochain !

ÉDOUARD SCHAEFFER.

LE TRIANGLE

J'admire le triangle en sa simplicité ;
Régulier, il contient la trinité des lignes ;
Gardant son pur schéma dans ses occultes signes
L'alchimie hermétique emprunte sa clarté.

L'art grec se réfléchit dans sa sobre beauté ;
Il orne les palais et leurs frontons insignes ;
Son charme auguste échappe aux profanes indignes ;
Du divin Parthénon il fait la majesté.

Sa figure sévère est initiatique ;
Symbole du ternaire il est l'emblème antique,
D'où jaillit à torrents un foyer radieux.

Du front du Sinaï sa lumière foudroie ;
Sa base est sur la terre et son sommet aux cieux ;
L'œil de l'Être Eternel y regarde et flamboie.

Paris, novembre 1911.

JULIEN LARROCHE.

ECHOS DE L'AU-DELA

LA VOIX DU GUIDE INVISIBLE

Amie ! qui envoyez les vibrations de votre voix dans l'espace,
Dites-nous les secrètes pensées de nos chers invisibles ;
L'Echo fidèle les portera jusqu'à notre cœur
Qui demande l'espérance et la foi !

Amie, je dois vous aider, ce serait abandonner mon but que de vous laisser ; cependant vous manquez de confiance, c'est une grosse ingratitude. Pourquoi ne pas vous redire à vous-même ce que vous savez si bien : c'est que je ne vous quitte pas, et que vos doutes m'éloigneraient, si je ne vous gardais dans mon cœur... et il n'y a pas d'ami qui éprouve ce refroidissement du cœur, si pénible, qui est dans le trouble, l'incertitude, pour celui qui espère la confiance, l'abandon de l'être aimé, l'abnégation absolue, dans l'aveuglement du véritable amour ; et ici Amour n'a pas une signification imparfaite comme on le comprend sur la terre ; ici Amour signifie : foi, confiance, abnégation ; c'est n'avoir que la volonté de l'esprit qu'on aime, c'est suivre ce guide, qui nous fait agir, qui nous conseille, avec un cœur plus parfait, plus expérimenté, parce qu'il a vécu plusieurs vies, parce qu'il est passé par les souffrances qui transforment, et que vous connaissez : délaissements, doutes, peines morales de toutes sortes... puis... ce corps, qui est sujet à tant de douleurs !...

Vous avez encore beaucoup de chemin à faire, vous ne devez pas avoir de faiblesses, vous ne devez vous laisser enrayer en rien ; vous croyez arriver au repos ? Non. Vous êtes comme le voyageur épuisé qui se couche un moment au bord de la route... puis il repart... il ne voit pas les cailloux, parce qu'il approche du foyer où on l'attend... Ainsi vous ne saurez pas les obstacles que vous rencontrerez — aux dernières heures ; ils seront cachés par votre zèle, vous ne verrez au loin que le phare lumineux sur lequel vous lirez : espérance ! Amie regardez dans l'invisible avec amour ! — Laissez autour de vous s'agiter toute chose terrestre, ne voyez que l'étoile au-dessus des nuages épais qui vous environnent.

Ne comptez que les jours qui sont pour le travail que vous devez aux cieux ! — pensez que si le corps appartient à la terre, votre patrie ? la belle, la vraie, l'éternelle ! est ici, — bien haut ! — Les brouillards enfumés ne sauraient y atteindre — et votre âme vient y puiser les secrets qui donnent la force dans la foi, dans l'amour ! — Ne dormez pas, âme, soyez vaillante.

— Cherchez dans ces feuillets, poussiéreux et fumés, cherchez dans les années passées ce qui s'est dit si fort, si haut, qu'on doit l'entendre encore, redit par des échos ! — Le souvenir d'un être qui agissait pour Dieu, dans la pénétration d'un enseignement spirituel, de la vie, de la foi, de l'amour, ne peut avoir une parole affaiblie par les ans.

Sa mémoire est dans la résurrection constante de ses enseignements, nul autre ne peut faire mieux ; voyez, déjà je vous l'ai dit, ne pensez pas faire une éducation profonde et complète avec des débris !

— Faites avec respect le signe de la croix ! il s'adresse à l'esprit, au cœur, à la volonté ; commencez par le front — puis le cœur — puis les bras ; faites ainsi ; prenez d'abord le livre qui nourrit, qui instruit la pensée, qui éclaire l'esprit qui vous guide ; — puis, le cœur foyer d'amour ! lui répondra ; et alors... dans l'action, votre corps l'aidera. — Et vous y trouverez le trio invisible : Esprit — cœur — action ; — vous donnerez exemple : *force, foi, charité,* à tous vos frères ; — vous leur direz comment vous faites la prière... et pourquoi vous avez une place partout !... partout où on porte une croix ! Chaque fois, votre main, qui touche votre front, doit attendre qu'en vous il y ait un frisson ! — respect ! adoration ! — puis sur le cœur vous attirez la paix, — par la prière, en demandant à Dieu de réchauffer le cœur de ceux qui ne savent pas aimer ! qui ignorent les trésors de l'amour ! — Enfin ! vous direz à vos bras de soutenir vos frères, dans la lutte de la vie sur la terre, de leur donner la main pour gravir au sommet. — Et vous saurez alors comprendre une prière ! Vous la direz fervente à ceux qui ont quitté la terre ! à ceux qui vous attendent — qui vous aiment toujours !

Amie... l'émotion est troublante ! pourquoi ne pas rester ferme — vaillante ?... Faites le signe de la croix avec moi !

JULIA.

Pour extrait : Marg. Crouzet.

Communications obtenues au Havre

Communication d'un vrai croyant ayant vécu et pratiqué toute sa vie la doctrine spirite

Mes chers amis,

Combien je suis heureux de venir vous trouver en esprit, et vous dire quelle joie j'éprouve d'être délivré du poids de ma vie terrestre.

Quel bonheur d'être réuni à ma femme et à ma fille ! Les chères bien-aimées étaient là à m'attendre, et elles m'ont aidé à me dégager, si bien que

la mort n'a été pour moi qu'un court sommeil, d'où je me suis réveillé dans un monde splendide.

Mes chers enfants ont beaucoup de chagrin ; mais ils ont bien tort de me pleurer ; je suis maintenant tellement heureux ! Mes fils sont de bons enfants qui ont bien aimé leur vieux brave homme de père ; mais je ne leur manquerai plus guère, maintenant qu'ils ont leur vie toute tracée : qu'ils se consolent en pensant au grand bonheur que j'éprouve à me retrouver au milieu des miens.

Que les doctrines spirites qui m'ont tant soutenu préparent l'âme à des joies infinies dont les bonheurs de la terre, même les plus grands, ne peuvent donner une idée !

Heureux l'homme qui a vécu avec une conscience pure ! Heureux celui qui a été la victime des autres ! Heureux l'exploité ! Là-haut il reçoit le prix de sa vie d'épreuves, et les misères de sa vie terrestre sont bien vite oubliées.

J'ai pu manquer de sens pratique dans ma vie ; mais le peu de bien que j'ai essayé de faire m'a plus servi que si j'avais entassé des millions.

Enfin, je suis débordant de joie, et je vous remercie, chère madame, de me prêter votre concours ; si je puis vous être utile, je le ferai de tout mon pouvoir : vous aussi, vous avez une vie bien rude ; mais vous aussi vous aurez une belle part de Paradis.

Ma chère femme et ma fille chérie se joignent à moi pour vous envoyer à tous notre bon souvenir, et pour vous prendre à témoin de notre bonheur.

C. H.

6 décembre 1912 (7 jours après la mort).

On m'a parlé de vous comme un remarquable transmetteur de la pensée, et l'on me montre le maniement de votre cerveau, cela est très curieux et je me rends parfaitement compte de l'empire que j'exerce en partie sur votre intelligence. Je serai très heureux si je puis vous faire passer quelques messages, et vous aider à propager ces admirables doctrines spiritualistes qui seraient d'un si précieux appoint pour la science. Je n'ai jamais été un matérialiste irréductible, et je n'ai jamais repoussé l'idée de l'immortalité de l'âme ; cependant, en tant que savant, je ne pouvais envisager l'âme que comme hypothèse puisqu'il est impossible actuellement de démontrer son existence d'une manière scientifique.

Je continue avec ardeur mes études sur la philosophie scientifique, c'est-à-dire sur cette connaissance plus étendue du monde physique qui seule, peut permettre une appréciation lucide du monde extra-physique, car les propriétés qui révèlent la matière depuis quelques années bouleversent toutes les idées que nous nous faisions sur le monde, et acheminent l'esprit hu-

main vers un spiritualisme débarrassé de tout empirisme qui est né d'une connaissance vague de tout ce qui nous entoure.

La décomposition de la matière vous amène à sa spiritualité pure, et la spiritualité de la matière démontrée, c'est le matérialisme qui succombe définitivement.

Vous pouvez facilement comprendre le bouleversement qui se produira dans l'humanité, lorsque l'analyse de la substance amènera en dernier ressort sa suppression, et lorsque l'idée aura remplacé la matière.

Je sais très bien que vous comprenez ce que je veux dire, étant donnée votre culture très spéciale, et je sais aussi que vous êtes très à même de traduire beaucoup de ces conceptions inouïes que l'esprit découvre lorsqu'il est à même de contempler la création, non plus extérieurement comme l'homme incarné le fait, mais dans son essence, et cette essence est si dissemblable des conceptions humaines, qu'il est souvent très difficile aux désincarnés de se faire comprendre aux incarnés. Autant demander à un poisson des fonds océaniens de se figurer la vie d'une hirondelle.

Vous, humains, vous vivez dans le temps et dans l'espace, nous, désincarnés, nous pouvons vivre hors du temps et de l'espace, vous vivants, par votre corps physique, vous êtes soumis au poids ; nous désincarnés, nous sommes affranchis des lois de la pesanteur ; votre univers diffère totalement et complètement du nôtre, et il nous faut faire un effort considérable pour rentrer dans le temps, dans l'espace et dans le poids.

Et de la difficulté de cet effort naît l'extrême difficulté des communications *post-mortem* : surtout lorsqu'elles ne comportent pas des abstractions pures, et qu'elles rentrent dans les contingences terrestres.

Mais, pour parvenir à communiquer avec le spirituel, l'homme possède un admirable instrument : son propre esprit qu'il peut tourner vers l'invisible, et avec lequel il peut entrer en rapport.

L'homme n'arrivera que médiocrement à explorer le monde des esprits tant qu'il n'aura pas développé les deux sens spirituels qu'il possède à l'état embryonnaire : la perception de l'astral et la perception du spirituel, par le développement des idées spiritualistes ; ces sens peu à peu s'affirmeront et le nombre des sujets psychiques ira en s'augmentant. En attendant, il nous faut beaucoup travailler ; vous en bas, nous en haut, vous êtes comme des mineurs ensevelis dans la mine, il vous faut aider vos sauveteurs de l'autre côté de la muraille. Aidez-vous donc, nous vous aiderons à notre tour à transformer dans l'humanité ces idées qui doivent la rénover.

Merci de votre complaisance, je suis encore bien malhabile à manier votre plume ; mais j'espère que vous me permettrez, madame, de revenir et de me montrer sous un jour plus favorable.

HENRY POINCARÉ.

Manifestations Psychiques

A TRAVERS LES LIVRES

Étranges visions d'une jeune fille

Racontées par le duc de Montpensier à l'auteur d'UN ANGLAIS A PARIS.

(Cet ouvrage anonyme, qui fit grande sensation lors de son apparition en 1892, fut traduit de l'anglais par J. Hercé pour être publié, au cours des années 1892-1893, dans *La Revue hebdomadaire*. C'est de son numéro du 24 décembre 1892 que nous extrayons le récit suivant):

« A propos de cette campagne d'Algérie du duc d'Aumale, une histoire m'a été racontée par le duc de Montpensier, qui devient particulièrement intéressante à l'heure actuelle où le spiritisme est si vivement discuté. Il la tenait de deux sources irrécusables, de son frère d'Aumale et du général Cousin-Montauban, plus tard comte de Palikao.

« C'est au général Montauban qu'Abd-el-Kader se rendit après la bataille d'Isly et de Djemma-Gazhonat. Le jeune capitaine de Géreaux succomba dans ce dernier engagement; lorsque la nouvelle de sa mort parvint à sa famille, elle l'y trouva presque préparée. Le bruit se répandit que, le jour même de l'engagement et à l'heure exacte où le capitaine de Géreaux avait été frappé, sa sœur, jolie jeune fille, fort impressionnable, avait tressailli soudain, s'était levée comme mue par un ressort, s'écriant qu'elle voyait son frère entouré d'Arabes qui le terrassaient, puis était tombée évanouie.

« Quelques années s'écoulèrent. Le général Montauban était devenu gouverneur militaire de la province d'Oran, lorsqu'il reçut une lettre de la famille de Géreaux, le priant de faire quelques recherches au sujet des circonstances qui avaient accompagné la mort du capitaine. Cette lettre était écrite sur les instances de Mlle de Géreaux, qui n'avait jamais cessé de penser à son frère et d'en parler. Un mois environ avant l'envoi de la requête au général Montauban, elle l'avait vu encore, et sans en éprouver une émotion aussi profonde que la première fois. Il était vêtu du costume indigène, semblait fort pauvre, et bêchait la terre. Ces visions se reproduisirent à de fréquents intervalles, au grand chagrin de la famille, qui ne pouvait que les attribuer à l'imagination frappée de la jeune fille. Peu après, elle soutint avoir vu son frère en robe blanche et en turban ; il chantait des hymnes qui lui avaient semblé être en arabe. Elle supplia ses parents d'organiser des recherches ; de là, cette lettre au général Montauban.

« Le pays étant pacifié, celui-ci put procéder à une enquête minutieuse,

et au bout de quelques mois, on apprit qu'un Français était effectivement prisonnier dans un village de la frontière du Maroc, qu'il avait, depuis deux ou trois ans, entièrement perdu la raison, mais qu'antérieurement à ce malheur, il s'était converti à l'islamisme. Sa démence étant inoffensive, on l'avait employé au service de la mosquée. Tous ces renseignements, grossis et embellis en passant par un nombre considérable d'intermédiaires, étaient loin, on le comprend, d'avoir la netteté succincte que je leur donne ici.

« Sur ces entrefaites, le général Montauban reçut un autre commandement, et, pendant près d'un an, l'enquête fut abandonnée. Quand on la reprit, le prisonnier français était mort, mais on envoya à Oran des papiers trouvés sur lui : ils étaient écrits en français et prouvèrent à n'en pas douter que le défunt était bien le capitaine de Géreaux. »

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Une séance de Madame Mary Demange

Nous nous faisons un plaisir de reproduire le compte rendu donné par *Le Fraterniste* du 17 octobre 1913 de l'intéressante séance de Mme Mary Demange, à l'Institut psychosique de Sin-le-Noble (Nord).

La séance de lévitation (déplacements d'objets sans contact) qui avait été projetée pour le vendredi 10 octobre 1913, à 9 heures du soir, au siège de l'Institut Général Psychosique, 4, avenue Saint-Joseph, à Sin-le-Noble a été pleinement réussie. Le phénomène a été obtenu *deux fois*, à vingt minutes d'intervalle, en présence de plus de 30 personnnes, qui ont tenu à en attester la véracité.

Voici dans quelles conditions l'expérience a été tentée :

Le médium Mme Mary DEMANGE, et l'expérimentateur, M. Fernand GIROD secrétaire général de la « VIE MYSTÉRIEUSE », *qui venaient pour la première fois à l'Institut*, arrivèrent de Paris à 18 h. 18. A 21 heures, après avoir été dîner, ils vinrent préparer la séance qui eut lieu dans la salle de conférence, au rez-de-chaussée. Après une courte allocution de M. Girod, qui avait pour but d'expliquer le résultat que l'on cherchait à atteindre, et de remémorer les tentatives qui avaient été faites jusqu'à ce jour, on cloua au plancher les quatre côtés d'une cage, — sans couvercle — uniquement composée de grillage et de cadres de bois, destinés à former un rempart, une séparation entre la table que l'on place au centre et les assistants les plus proches qui, assis, et se tenant par la main, forment autour d'elle ce qu'on appelle « la chaîne ». Les autres spectateurs se tiennent, debout ou assis, à l'extérieur de ce cercle.

Mme Mary Demange, médium, qui faisait naturellement partie de la chaîne, avait ses mains tenues par trois contrôleurs, un à sa gauche et deux à sa droite. M. Girod, debout parmi les assistants, se tenait près du commutateur qui commandait l'éclairage, — à la lumière rouge, — de la pièce.

Quand tout le monde fut en place, on fit l'obscurité, et, au bout d'un instant, MARIANNE, l'entité qui produit les déplacements, s'annonça d'une voix de stentor, qui forme un contraste absolu avec l'intonation et l'accent habituels du médium.

Et pendant toute la durée de l'incarnation, Marianne, dans son langage bien particulier, dit à chacun sa profession et donne des détails sur les événements particuliers de la vie, passée et à venir, des personnes présentes, *totalement inconnues de Mme Demange.*

A un moment donné, le bruit spécial qui précède la lévitation s'étant fait entendre, et le médium accusant par ses cris une souffrance plus grande M. Girod fit la lumière, et l'on assista à la fin de la chute de la table, qui avait été projetée hors du dispositif, sur les genoux d'un journaliste présent, un des contrôleurs de droite.

La table, en se retournant en l'air, avait atteint d'un de ses pieds le front de l'un des assistants.

Les mêmes personnes, placées dans des conditions identiques d'expérimentation, tentèrent un nouvel essai qui fut couronné de succès après une attente de vingt minutes. Une deuxième fois, l'objet décrivit dans l'air, en dépit des lois de la pesanteur, son arc de cercle magique, pour venir se poser, toujours comme auparavant, sur les genoux du même journaliste après avoir une seconde fois effleuré la tête de la personne déjà atteinte par les pieds au saut précédent.

Les personnes ci-après désignées ont signé le procès-verbal de la séance.

M. et Mme Thoofd, 107, rue Esquermoise, Lille. — M. Delamarre, au Rivage de Vendin-le-Vieil (P.-de-C.). — M. Roussel, à la Briquette-les-Valenciennes. — Mme d'Urdilly, 39, rue Joubert. Paris. — M. et Mme Gros, 5, Impasse du Belvédère, à Marseille (B.-du-R.). — M. et Mme Guelenaere, directeur de l'École Nationale de Musique de Douai. — M. C..., journaliste à Douai. — M. A. Colignon, rue de Caudry, Cambrai. — Mme A. Saleyman, 191, rue Américaine, Bruxelles. — Mme et Mlle Barsby, rue du Temple, Calais. — Mme de Sturler, 95, rue de Livourne, à Bruxelles. — Mme Alloo, 154, Boulevard de l'Égalité, Calais. — Mme G. Gautier, 68, rue de la Goutte-d'Or, Aubervilliers (Seine). — Mlle Zoé Cloez, rue du Quesnoy, à Marly-lez-Valenciennes (Nord). — M. R. Béziat, 30, rue Saint-Joseph, à Sin-le-Noble. — Mlle G. Verrier, rue des Deux-Moulins, à Béthune (P.-de-C.). — Mmes et MM. Quique, Breye, Christophe, Pillault, Lormier, J. Béziat, Angèle Béziat, Antoinette Béziat, de l'Institut Psychosique de Sin-le-Noble.

Études et Conférences

CAUSERIES PHILOSOPHIQUES

Le péché originel. — La conception religieuse

Le mal existe dans l'humanité, cela est incontestable. Il s'agit d'en trouver la cause. Voici d'abord l'explication religieuse du péché originel d'où le mal serait venu. Dieu l'aurait imposé à tous les hommes pour les punir de la faute de leur premier père, ce qui peut paraître une souveraine injustice de la part de celui qui est considéré comme la justice même.

Le péché originel « est l'état de dégradation dans lequel sont conçus tous les descendants d'Adam, par suite du péché de leur premier père. Aux termes de la doctrine catholique, définie par le concile de Trente, Dieu, en créant le premier homme, l'enrichit de divers *dons gratuits*, qui étaient, dans l'ordre surnaturel, la grâce sanctifiante et la destination à la béatitude éternelle ; dans l'ordre naturel, la science infuse, la parfaite soumission des sens à la raison, l'exemption de la douleur et l'immortalité. En punition de son péché, Dieu retira à l'homme ces divers dons ; cette privation étant un châtiment, fut une sorte de dégradation et fit d'Adam une créature déchue et réprouvée. L'âme de chaque homme est, par suite des décrets divins, placée, au moment de sa création, précisément dans l'état où se trouvait l'âme d'Adam après le péché. C'est cette dégradation qui est, à proprement parler, le péché originel. Elle entraîne, suivant le concile de Trente, la « mort de l'âme » par l'absence de la grâce sanctifiante et la perte de tout droit à l'héritage céleste, l'ignorance, la concupiscence, la condamnation à la douleur et à la mort. Pourtant, la raison, la conscience et la liberté morale ont survécu à la chute originelle. En réalité, nos misères naturelles ne méritent ce nom que parce que, suivant le mot de Pascal, « ce sont misères de roi détrôné ».

« La loi du péché originel n'a souffert que deux exceptions : la première, de droit, dans la personne de Jésus-Christ ; la seconde, de faveur, dans la personne de la Sainte-Vierge Le remède du péché originel était, pour les juifs, la foi au Messie ; pour les chrétiens, c'est *le baptême*. Parmi les hérétiques, les uns (pélages, sociniens) ont rejeté la déchéance native de l'humanité. Les autres (luthériens, calvinistes, jansénistes) en ont poussé les conséquences jusqu'à soutenir que l'homme, depuis la chute d'Adam, est devenu incapable de tout acte vraiment bon » (*Dict. Larousse*).

Selon nous, l'histoire biblique de la désobéissance d'Ève et d'Adam, considérés comme les premiers humains, ne serait qu'une figure destinée à nous

faire sentir l'état d'infériorité dans laquelle nous nous trouvons par suite de faits antérieurs à la naissance, étrangers par conséquent à l'existence actuelle, mais qui influent sur elle, en même temps que la nécessité d'y remédier pour pouvoir jouir du bonheur complet. Nous avons le sentiment de cette infériorité lorsque nous savons nous observer ; nous nous sentons plus ou moins entraînés au mal de par notre nature, plus ou moins maîtres de nous-mêmes et incapables de faire le bien que nous voudrions. Le livre de la *Genèse* a traduit cette situation d'une manière allégorique s'accordant avec l'époque où il a été écrit.

L'interprétation catholique n'y a pas apporté d'éclaircissement. Elle a été plutôt adaptée à la domination que l'Église voudrait exercer sur ses fidèles. Les hérétiques ont émis des opinions basées sur les sentiments propres à chacun d'eux plutôt que sur une vue d'ensemble de l'humanité. Leurs idées n'en sont pas moins parfois fort judicieuses. Ainsi les sociniens admettaient que « chacun de nous sauve son âme par ses propres efforts », ce qui nous paraît exact. Tous ont revendiqué le droit de libre examen, ce que Rome ne pouvait pas accepter.

Le rationalisme se distingue en ce qu'il oppose la raison (1) au sentiment et à la foi au lieu de chercher à les concilier. Les doctrines biblique, catholique et hérétique ne pouvaient échapper à ses critiques. Mais, malgré ses efforts, il ne leur a rien substitué de meilleur et de plus adéquat.

Si on envisage la vie au point de vue matérialiste, comment ne pas se demander : Qu'est-ce que cette intelligence qui se manifeste dans l'homme ?

(1) La raison consiste en une image mentale que notre esprit peut lire dans sa mémoire la combiner, la comparer, en déduire des conséquences et émettre un jugement sur elles. Ce jugement ne peut être considéré comme sûr que s'il est ratifié par l'expérience, c'est-à-dire si ce à quoi il aboutit est conforme à la réalité. Car l'esprit peut s'être trompé dans ses opérations. Il peut aussi avoir mis en œuvre des idées imaginaires, non calquées sur la réalité, mais bien créées par lui-même, et qui ne peuvent le conduire à rien de vrai. Ce à quoi il aboutit dans ce cas existe bien pour lui ; mais il est factice, il n'est pas réalisable. L'expérience seule est capable d'infirmer ou de confirmer nos déductions. Tant que nous ne les y avons pas soumises, nous ne pouvons pas savoir si nous avons calculé juste. Tous les inventeurs ne s'en aperçoivent que trop ; ils apportent, bien plus que les philosophes, des soins à leurs conceptions ; et cependant, que de déceptions n'éprouvent-ils pas lorsqu'ils veulent les réaliser ! Kant soutenait très justement que « la raison, qui permet d'instituer l'expérience, n'autorise pas à la dépasser ».

Notre raison nous permet de cueillir le fruit de *l'arbre de la science du bien et du mal* sur lequel pend l'erreur aux cent issues à côté de la vérité qui n'en a qu'une. Elle est une précieuse faculté, que nous ne saurions trop cultiver. Mais combien dangereuse ! Que de précautions à prendre pour distinguer, avec son secours, le bien d'avec le mal, la vérité d'avec l'erreur !

Les sentiments sont des faits, moins facilement saisissables par l'entendement humain que l'image mentale, mais ils sont plus sûrs et nous égarent moins. La raison qui les écarte ne peut que tomber dans l'erreur. Pour rester dans le vrai, elle doit chercher à les comprendre.

ED. G.

qui sent, qui pense, qui sait et qui souffre ? qui fait le mal, parfois malgré elle, et qui en éprouve des remords ? Comment se forme-t-elle ? d'où vient-elle ? et où va-t-elle ? Et aucune réponse satisfaisante n'est donnée par les meilleurs protagonistes de ces doctrines décevantes.

Nous nous élevons contre les doctrines matérialistes à cause de leur malfaisance sociale, malgré toute l'honnêteté dont peuvent être capables ceux qui les enseignent. Nous ne prenons pas la même attitude envers l'idée religieuse parce qu'elle est socialement bonne, malgré la méchanceté dont ont fait preuve ceux qui ont cherché à l'exploiter.

Sur la plupart des questions ainsi laissées sans réponse, notre hypothèse s'est déjà prononcée, et elle supplée au vague de l'interprétation religieuse de faits vrais au fond mais mal présentés. Pour elle, l'intelligence est une substance formée d'unités indivisibles et distinctes, par suite immortelles, éternelles et incréées. La création théologique peut s'appliquer à la naissance, et le créateur peut être l'esprit même du sujet, car nous avons vu qu'il participe de la divinité. Cependant tout n'est pas de lui. C'est un point sur lequel nous reviendrons. L'esprit est revêtu d'un corps fluidique et l'ensemble constitue l'âme qui, dans l'existence terrestre, prend une enveloppe matérielle. Penser, sentir, savoir, juger, vouloir sont des facultés de l'esprit, qui a dans l'âme ses organes. Mais pourquoi l'existence terrestre et la souffrance qui y est attachée ?

Nous ne pensons pas que cette question ainsi soit insoluble parce que nous croyons l'homme capable de percer tous les mystères lorsqu'il veut bien s'en donner la peine. Mais ses efforts se sont portés, pendant la période que nous connaissons le mieux, plutôt vers la conquête des biens matériels que vers la découverte des lois morales. Que d'efforts n'a-t-il pas faits, ces derniers temps, et que de succès n'a-t-il pas obtenus dans la transmission de la pensée, la locomotion et les diverses branches de l'industrie. Tandis qu'il a abordé les questions métaphysiques plutôt en sceptique ou en amateur qu'en expérimentateur.

D'après l'enseignement catholique, le péché entraîne une double conséquence : Une tâche, qui, faisant perdre la grâce sanctifiante, rend l'âme du pécheur désagréable aux yeux de Dieu, et une dette qui l'oblige à subir un châtiment. Cette idée nous paraît juste, au fond, mais susceptible cependant de quelques éclaircissements pour être bien comprise.

Notre interprétation

Les esprits étant éternels ont derrière eux un passé sans limite dont il faut tenir compte pour pouvoir bien juger les hommes. Nous avons vu que, seul, ce passé explique d'une manière satisfaisante les aptitudes, les instincts, les sentiments et toutes les différences que les hommes présentent entre eux.

Or, quel est celui d'entre nous qui, dans la vie présente ou celles antérieures, n'a pas fait quelque tort à ses semblables et à lui-même? Quel est celui qui, dans tout le cours de son éternité écoulée, n'a pas commis quelque infraction aux lois divines d'amour et de charité? Il est très possible, probable même que, dans l'espace et sur d'autres mondes, il y ait des esprits ayant complètement lavé toutes leurs souillures ou n'en ayant jamais contracté. Mais tel ne paraît pas être le cas sur terre où se rencontrent toutes les passions dégradantes et qui semble bien un lieu d'expiation et de séjour pour des réprouvés (1). Certes, la culpabilité est plus ou moins grande pour chacun de nous et très variable d'une personne à une autre car elle peut aller, en passant par tous les degrés intermédiaires, depuis les plus grands scélérats jusques au Christ, considéré comme sans tache. Mais de telles exceptions, s'il y en a encore, sont bien rares et nous pouvons nous considérer tous comme atteints plus ou moins de ce péché originel qui n'est pas la faute d'autrui, mais bien la nôtre propre, commise, non pas seulement dans cette existence, mais aussi dans celles passées et qu'il nous faut expier.

Cette manière de voir ne met pas la divinité en cause; elle ne lui attribue pas notre indignité, ce qui serait contraire à l'idée que nous nous faisons de sa justice et de sa bonté. Nous restons les seuls responsables de notre état, ayant seuls aussi la possibilité d'y remédier. Cela ne veut pas dire cependant que nous ne puissions pas revevoir une aide bienfaisante si nous savons l'implorer. Mais, pour qu'elle nous soit profitable, il faut que nous ayons le sentiment de notre indignité et l'ardent désir, la ferme volonté d'y remédier. *Aide-toi et le ciel t'aidera*, dit fort judicieusement un proverbe.

Tous nos actes, quels qu'ils soient, se gravent dans notre périsprit et l'âme en porte la trace; aussi bien des mauvais que des bons, comme tout fait quelconque dont nous avons été témoins se grave dans la mémoire et, une fois connu, ne peut plus être oublié quand même on le voudrait. C'est l'idée, l'image mentale qui constitue le souvenir. Nous la représentons par une substance dont nous étudierons plus tard les propriétés et le rôle. L'esprit de l'homme peut la percevoir et lire dans la mémoire ses indications sans le secours des sens. C'est un phénomène qui se passe en nous à tout instant. Mais, sauf de rares exceptions, nous ne pouvons pas lire dans la mémoire d'autrui parce que, lorsque nous observons quelqu'un, nos sens interviennent, nous ne pouvons pas nous en abstenir, et ils ne perçoivent pas la substance en question. Tandis que notre esprit peut la percevoir et lire ses indications chez ceux qu'il observe, lorsqu'il n'est pas soumis aux sens matériels. Il le fait pour sa propre mémoire, mais il le fait aussi pour celle des autres.

(1) Dans son *Introduction à Terre et Ciel*, Jean Reynaud disait, en parlant de la Terre « que l'astre en question est un lieu de souffrance, dont les duretés ne se tempèrent que moyennant peine et labeur ».

dans certains états particuliers, soit naturels, soit provoqués par le magnétisme, l'hypnotisme, etc. C'est ce que font les somnambules, les psychomètres et certains médiums. Ce qui est l'exception pour l'homme et ne se rencontre que rarement, est la règle générale pour l'esprit dégagé du corps et de ses organes ; il lit la pensée d'autrui, peut pénétrer tous ses actes et juger de sa moralité. Les expériences psychiques nous renseignent déjà passablement à ce sujet et il est admis que Dieu lit au fond des cœurs.

On comprendra facilement combien cette situation doit être gênante pour le désincarné qui est coupable ou qui a contracté des défauts. Il ne peut rien cacher aux esprits qui l'entourent. Nous savons tous que chacun tient à l'estime de ses semblables et fait des efforts pour la mériter. Quel prix n'attache-t-on pas aux distinctions honorifiques qui témoignent de celle du gouvernement. Il doit bien souffrir celui qui se voit l'objet du mépris et de la réprobation d'autrui et obligé de se mépriser lui-même à cause de son indignité ! Ou bien il faut qu'il soit descendu très bas pour n'en être pas affecté et n'être pas pris d'un profond remords !

Aussi doit-il désirer de recommencer l'existence terrestre tant pour cacher ses méfaits que pour les réparer. Car il les répare quand il fait le contraire. Il crée alors une nouvelle force opposée à la première et qui l'annule.

La vie se recommence bien rarement dans les mêmes conditions. Bien souvent la situation nouvelle dans laquelle on se trouvera, tendra à corriger les défauts que la précédente a permis de contracter. Par leur variété les existences successives offrent à chaque être intelligent la possibilité de s'élever s'il veut faire un effort pour cela, et par leur brièveté relative, les penchants contractés n'arrivent pas à prendre un développement qui empêche à l'esprit de les maîtriser s'il en a la volonté. Cela est si vrai que l'homme meurt d'ordinaire d'autant plus jeune qu'il est plus vicieux. L'inconduite est ce qui abrège le plus les jours. Un âge avancé n'est guère atteint que par ceux qui ont su dominer leurs passions, qui ont adopté des habitudes de sobriété et de régularité.

Le péché originel est donc, suivant notre hypothèse, l'ensemble des fautes commises pendant nos existences antérieures dans l'humanité, fautes dont nous subissons les conséquences dans l'existence présente et que nous avons à réparer. Le jugement divin dont il est parlé dans les Ecritures et dont la Religion nous entretient, consiste selon nous dans l'examen que l'esprit fait de ses actes après la mort du corps, dans le décompte qu'il établit lui-même de son insuffisance et qui lui permet de se rendre compte de sa juste valeur qu'il ne peut plus cacher à son entourage.

Les révélations des esprits s'accordent avec cette manière de voir. Elle n'est pas non plus en opposition formelle avec l'enseignement de l'Eglise. Elle est toutefois plus précise, plus saisissable et elle permet de comprendre

ce que nous avons à faire pour améliorer notre vie à venir. Elle repose sur l'existence éternelle de l'esprit, sur la faculté qu'il a de lire la pensée sans le secours des organes lorsqu'il est affranchi de leur sujétion et sur la pluralité des existences terrestres.

Le but de la vie

Nous venons de voir l'explication qu'on peut donner, suivant notre hypothèse, du péché originel, de sa cause et des effets qu'il produit sur celui qui s'y est laissé aller, des inconvénients qui en résultent pour lui et des moyens qu'il a de s'en affranchir. Mais cela ne donne pas la raison de l'existence terrestre primitive qui a exposé l'homme à mal faire. Nous devons chercher à pénétrer cette raison pour bien comprendre le but de la vie, savoir exactement quelles obligations elle nous impose et comment nous pouvons les remplir. Elle n'est certainement pas faite pour nous rendre pécheurs et nous faire souffrir.

L'Esprit possède, de par sa nature même, la faculté de sentir, de vouloir, de connaître, de comprendre, de comparer, de juger. L'exercice de ces facultés lui donne la puissance. Que seraient-elles et que deviendrait-il s'il restait inactif? Elles se nourrissent et se développent par leur mise en action. L'inertie les atrophie et conduit à la déchéance l'être qui est doué de si beaux attributs. Rester sans les faire valoir, c'est aller vers l'anéantissement S'il y a une Intelligence supérieure régissant l'Univers, son premier devoir de solidarité envers les esprits subalternes était de prévenir un tel aboutissement. Cela était d'autant plus nécessaire que tout être intelligent est naturellement porté à l'inaction en proportion de son peu d'élévation. Ce n'est pas de lui-même qu'il s'élèvera s'il est encore dans les rangs inférieurs, il tendra plutôt à descendre davantage. Il faut un correctif à sa paresse, le plus fin, a-t-on dit, de tous nos vices. La divinité n'a pas failli à ses obligations.

La vie telle que nous la connaissons, la voyons et la subissons, n'est-elle pas ce qu'il y a de plus propre au développement de notre activité, et par suite de nos facultés? La nécessité de se nourrir pour vivre, la souffrance qui résulte de la privation d'aliments, celle que nous occasionnent les intempéries et qui nous porte à construire des abris et ensuite des habitations de plus en plus confortables ainsi qu'à nous confectionner des vêtements, la lutte contre les animaux et même contre nos semblables pour défendre nos biens, notre existence à laquelle nous sommes instinctivement attachés, nous obligent à observer, réfléchir, comparer, juger, vouloir et agir, c'est-à-dire à faire travailler toutes nos facultés. L'existence matérielle est bien ce qu'il y a de plus propre à nous tirer de notre apathie et à nous faire progresser. Par les besoins qu'elle nous impose, elle nous oblige à nous départir de notre insouciance et à faire appel aux ressources que nous avons en nous-mêmes.

Nous sommes nés pour agir ; plus nous agissons, plus nous remplissons notre devoir.

L'homme partage avec la bête le besoin naturel de se nourrir, de se protéger contre les éléments, de se défendre contre les attaques dont il est l'objet, ainsi que l'attrait de la reproduction. Il possède comme l'animal l'instinct de la conservation de l'être et de l'espèce. Mais pour peu qu'il s'élève au-dessus de la brute et que son activité soit excitée, il se crée des besoins factices qui, pour être satisfaits, l'obligent à poursuivre l'extension progressive de ses facultés lorsque l'existence devient pour lui plus facile. Depuis le dernier des animalcules jusqu'à l'homme le plus élevé en intelligence, chacun se trouve poussé à agir dans la mesure dont il est capable. C'est en cela, ce nous semble, que réside la loi de progrès dont nous sentons la réalité sans pouvoir en bien définir la cause et les effets. Celui qui cherche à s'y soustraire en est puni par des privations, par le dépérissement et la fin prématurée de son corps. L'homme actif, travailleur, se porte toujours mieux que le paresseux. Ce progrès est forcé et obligatoire ; l'être vivant ne peut s'y dérober.

La morale est indépendante du progrès ainsi compris. Elle est une épreuve dans laquelle l'esprit conserve sa liberté complète d'agir à sa guise. Pour s'élever au-dessus de l'humanité, il faut, en effet, qu'il ait la volonté ferme, inébranlable et sans contrainte de faire le bien et de résister au mal, non pas comme obligation, mais par suite d'un libre choix. Les animaux n'en ont pas le sentiment ; ils n'ont pas par conséquent de morale. Ils sont au-desous d'elle. Elle est le lot des humains.

Tandis qu'aucun être sur la terre n'est affranchi des difficultés de la vie, elles lui sont imposées et il doit les subir. Il n'est pas libre de s'y soustraire, ce qui, nous l'avons dit, le conduirait à l'annihilation. Il faut malgré lui qu'il exerce les facultés dont il est doué. Le mal y contribue comme le bien. En croyant s'exempter des obligations que la vie nous impose, le malfaiteur les remplit encore mieux. Elles ne sont pas facultatives, comme les obligations morales, qu'on peut négliger complètement si on le veut. On est entraîné malgré soi à les remplir.

Les bandits tragiques, Bonnot, Garnier, Callemin et autres dont les crimes de la rue Ordener, de Chantilly et d'ailleurs sont encore présents à beaucoup de mémoires, firent preuve d'une activité, d'une endurance et d'une intelligence très grandes qui, mieux employées, leur auraient permis de vivre honorablement, confortablement et tranquillement, tandis qu'ils menèrent une existence misérable, couchant parfois dehors sur l'herbe ou sur un tas de cailloux, essuyant la pluie, et ne mangeant pas toujours à leur faim. Ils éprouvaient constamment des craintes d'être pris et ils ont terminé leur vie d'une manière épouvantable.

Moralement ils ont rétrogradé car ils ont commis des forfaits qu'ils devront expier et ils se sont complu dans leurs mauvaises passions qu'ils ont ainsi fortifiées. Leurs souffrances ont été le salaire de leur inconduite et de leur malfaisance et elles ne leur profiteront que s'ils font un retour sur eux-mêmes, reconnaissent leurs erreurs avec les conséquences qu'elles ont entraînées et prennent la ferme résolution de se bien conduire dans une nouvelle existence. Celle-ci leur sera très pénible s'ils veulent remonter la pente qu'ils ont descendue, et dans le cas contraire ils s'achemineront vers leur disparition dans l'animalité.

Mais au point de vue des facultés intellectuelles, ils ont certainement progressé autant peut-être qu'ils auraient pu le faire en menant une vie honnête et ils sont plus loin qu'ils ne l'étaient de cet engourdissement dans lequel risque de tomber l'esprit inactif. Ils ont satisfait au but de la vie tout en manquant très gravement aux lois de la morale, à leurs devoirs envers eux-mêmes et envers autrui.

Le cas des bandits tragiques est plus ou moins celui de tous les malfaiteurs. Mieux employée, l'activité dont ils sont obligés de faire preuve leur assurerait une existence cent fois préférable. Qu'on les prenne un à un et qu'on examine ce qu'auraient pu leur procurer, utilisées pour le bien, toutes les facultés déployées dans le mal ! On sera obligé de reconnaître que pour tous leurs méfaits ont été une erreur de jugement facilitée bien souvent par des instincts mauvais contractés dans une précédente incarnation et auxquels ils n'ont pas su ou pu résister. Mais pour tous aussi, la mauvaise voie qu'ils suivent ne satisfait pas moins le but de la vie, c'est-à-dire le développement, par l'exercice, des facultés intellectuelles, à l'exclusion de la morale.

La guerre est un fléau qui impose de grandes souffrances à ceux qui la subissent. Mais quel développement d'énergie ne provoque-t-elle pas ? Pourrait-il être obtenu par un autre moyen ? Et n'est-ce pas surtout les retardataires dans le champ de l'activité générale qu'elle frappe de préférence ? Ceux qui ont besoin de cette secousse pour mettre en œuvre toutes les ressources dont ils sont capables ? S'il en est ainsi, la guerre satisfait au but de la vie ; elle est le lot de ceux à qui un coup de fouet est nécessaire. Et alors, le meilleur moyen, pour un peuple de l'éviter, serait de déployer sur un meilleur théâtre toute l'activité qui est en lui. L'amollissement, la vie douce, les plaisirs, les passions surexcitées ne peuvent que la préparer. Notre théorie l'indique ; les événements le confirment. Une grande activité économique succède aux luttes armées. Pourquoi attendre ces luttes avant de s'y consacrer ? Cela dépend beaucoup de ceux qui gouvernent les peuples. Ils les dirigent dans telle ou telle direction, s'inspirant trop souvent de leur intérêt personnel plus que de celui de la nation dont ils ont charge.

Les luttes intestines de parti, de religion, de profession paraissent engen-

drer beaucoup de maux et aucun bien. Cependant elles ont toujours existé bien qu'un peu de tolérance et de bonne volonté puisse les faire cesser. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la plupart de ceux qui ne voudraient pas de guerres entre nations sont les meilleurs artisans de ces batailles entre concitoyens. Mais, au fond, n'absorbent-elles pas en la développant une énergie qui ne sait pas s'employer autrement et que le plan général de l'humanité ne veut pas laisser s'engourdir? Quoique fort regrettables, elles satisfont au but de la vie. Pour les faire cesser, il faudrait diriger ailleurs cette énergie qui ne peut pas être étouffée. Il serait facile d'en faire un meilleur emploi. Malheureusement, celui-là sert trop les politiciens qui connaissent l'adage : *Il faut diviser pour régner.* Il est à remarquer cependant que chacun s'affranchit de ces misères-là en proportion de son développement moral et de sa bienveillance envers autrui. Elles ne s'imposent et ne nuisent qu'à ceux qui nourrissent des idées d'intolérance et de haine. Léonce Reynaud (1) frère de Jean Reynaud qui a écrit : *Terre et Ciel*, disait sur la tombe de l'inspecteur général Léonor Fresnel :

« Il y a plus de justice en ce monde que ne le prétendent quelques esprits « chagrins. Voilà un homme qui a mérité d'être heureux, il l'a été ; qui a « exécuté de remarquables travaux, leur valeur a été hautement reconnue ; « qui a toujours été honorable, il a été sérieusement honoré ; qui a été affec- « tueux, il a été tendrement aimé ; qui était bon et dévoué, il a été en- « touré jusqu'à la fin d'amis sur lesquels il pouvait compter et qui conser- « veront pieusement son souvenir. »

Le plus grand mal est sans doute celui que nous faisons à nous-mêmes en nous laissant aller à des passions dégradantes. Nous contractons de mauvais instincts dont il faudra se débarrasser plus tard sous peine de sombrer, ce qui sera bien plus pénible que d'y résister avant qu'ils soient formés. Mais tout cela nécessite de l'effort soit pour se débarrasser de ses défauts, soit pour se procurer les moyens de les satisfaire, et le but de la vie est atteint. Les contraventions à la loi morale n'entravent pas le but de la vie terrestre ; elles y concourent même en obligeant certains êtres à des efforts qu'ils ne feraient pas sans les circonstances qui résultent de leurs méfaits.

Cette obligation d'agir et de faire travailler nos facultés intellectuelles, quelles que soient nos tendances, nous paraît donc bien être le but voulu par la Providence lorsqu'elle a imposé à l'être l'obligation de revêtir cette forme d'existence qu'est la vie matérielle. Et en cela nous sommes d'accord avec la plupart des penseurs. Le plaisir est le but que les jouisseurs voudraient lui

(1) Reynaud (François-Léonce) né à Lyon en 1803, mort à Paris en 1880, Professeur à l'Ecole polytechnique et ensuite à l'Ecole des ponts et chaussées. Longtemps directeur des phares. Inspecteur général des ponts et chaussées en 1856. Directeur de l'Ecole des ponts et chaussées en 1869.

Ed. G.

donner. Mais en le poursuivant ils sont constamment contrariés par la nature et les événements, ce qui prouve bien que la justice immanente n'entre pas dans leurs vues.

L'expérience nous démontre à chaque instant que la plus grande somme de bonheur se trouve dans l'accomplissement de tous les devoirs que la vie nous impose.

Ed. G.

La régression de l'esprit est impossible

(Réponse à l'article de M. Guibal : Déchéance et Progrès)

C'est avec regret que nous avons vu dans les colonnes de la *Revue Spirite*, M. Guibal, qui connaît cependant si bien les théories de la Doctrine d'Allan Kardec, douter du progrès de l'esprit et accepter la possibilité de la déchéance morale des individus. Notre confrère, de bonne foi, ne doit pas avoir tiré des paroles du Maître tout le profit nécessaire et nous supposons que, voulant trop approfondir la question, il a dévié du sujet et combattu à côté de l'idée qu'il s'était donné à tâche de développer.

Analysons donc son article point par point et discutons avec bienveillance ses conclusions.

Au début, pour, semble-t-il, donner du poids aux arguments contre le progrès inévitable de l'âme, il nous cite : 1° la doctrine de la métempsychose, laquelle à fait son temps et n'est plus discutable ; 2° la Bible admettant comme une vérité la rétrogradation de l'esprit de Nabuchodonosor dans le corps d'un animal (!) ; 3° Homère, Fénelon et La Fontaine chantant dans leurs fables les âmes des compagnons d'Ulysse satisfaites d'être incarnées dans des animaux.

Toutes ces citations sont des contes, de pures imaginations d'écrivains, des fantaisies. Leurs auteurs mêmes ne devaient pas prendre leurs récits au sérieux et ne leur donnaient qu'un sens poétique. Homère (s'il a existé) n'avait certainement, croyons-nous, aucune religion, Fénelon était chrétien et La Fontaine épicurien, ils ne devaient pas avoir comme conviction la transmigration possible de l'âme, encore moins celle de sa rétrogradation.

Ne nous attardons pas à ces citations qui n'ont même pas valeur d'arguments et passons à l'alinéa suivant de l'article où notre honorable confrère constate l'enlisement de certaines gens dans le vice, comme si ces êtres aimaient à stagner dans les mauvaises pensées et les actions délictueuses. Cette constatation est exacte, mais, de tout temps, à toute époque, des hommes ont été corrompus. Ces individus ont des esprits foncièrement mauvais dont l'habitude constante est de faire le mal et dont l'âme ne possède, pour le moment de leur vie, aucun bon sentiment.

Hâtons-nous de le dire, ces esprits sont rares de nos jours, et, en les étudiant bien on doit découvrir même chez eux quelques qualités, peu nombreuses certes, mais dont la présence indique une porte ouverte pour l'élèvement moral.

Et puis, y a-t-il réellement de ces hommes si peu sociables pour faire *constamment* le mal, pour avoir comme habitude de gêner et d'ennuyer le prochain ? Les plus grands bandits n'ont-ils pas eu d'affections ? Là où il y a amour, il y a possibilité de progrès, ces êtres aussi coquins, aussi méchants qu'on les peut supposer, ne sont donc pas pour toujours inféodés dans le mal.

Rétablissons la logique des faits et ne prenons pas pour base d'une argumentation serrée et décisive des faits extrêmes. Ces êtres pervertis sont incapables, pour le temps de leur vie actuelle où on les étudie, de prendre sur eux-mêmes de corriger leurs mauvaises passions, d'écouter enfin les bonnes paroles, les bons conseils et d'imiter les bons exemples que le monde leur donne chaque jour. Leurs âmes ne veulent pas progresser, n'ont aucun désir de bien faire, elles sont encore bien jeunes et il leur faudra un nombre d'incarnations très grand pour prendre enfin conscience de leurs actes et entrer dans la voie du progrès.

Le nombre de ces âmes en retard va d'ailleurs en décroissant et nous assistons maintenant rarement à des débordements de férocité individuelle, si fréquents dans les anciens temps et, pour ne pas remonter plus haut, au moyen âge.

Les esprits d'aujourd'hui, sans être pour cela parfaits, sont déjà assez raffinés, quelquefois portés aux bonnes actions quand l'occasion s'en présente et tout fait prévoir dans un temps rapproché la floraison d'un avenir meilleur, d'autant plus proche de nous que l'effort collectif aura été plus grand.

Mais, pour arriver à cette conclusion, il faut non pas considérer des faits séparés, exceptionnels, et dénotant pour leurs auteurs une mentalité spéciale, mais bien prendre l'ensemble des faits habituels auxquels donne lieu la civilisation.

***

M. Guibal agite ensuite une grave question à laquelle les savants les plus avisés répondent toujours avec prudence : nous voulons parler de la création de l'esprit.

Pour notre part, d'accord avec lui, nous répondons ceci : l'esprit est éternel et par conséquent incréé (1).

Mais a-t-il eu constamment conscience de sa qualité d'esprit ? Nous ne le croyons pas.

(1) Nous laissons à l'auteur de l'article la responsabilité de cette opinion qui n'est pas, nous devons le dire, celle d'Allan Kardec ni de ses inspirateurs (N. d. l. R.).

Les esprits n'ont pas pris leur essort nécessairement *tous* en même temps, ils n'ont dû être appelés au progrès que par la *nécessité continue des événements* (1). D'ailleurs devons-nous admettre deux principes dans la Nature : matière et esprit ? Non, certainement. L'esprit commande à la matière, il a donc un rapport *certain* avec elle et, ce rapport, c'est l'éther universel dont tous deux découlent. L'âme est une quintessence de l'éther, la matière en est la condensation. Mais un *seul* principe existe dans la Nature et en ceci le Matérialisme s'achemine vers le même but que le Spiritualisme, par une voie différente certes, en démontrant l'unité des forces naturelles, dont l'âme fait partie selon eux.

Et ici une conclusion naturelle s'impose : l'esprit est la qualité suprême de l'éther, sa manifestation intelligente, son expression la plus parfaite, son progrès définitif. Alors tout s'explique ; selon les éclosions de mondes et d'univers, selon les évolutions sidérales, une certaine portion d'éther déterminée par les événements sort du cosmos universel et les atomes qui le composent prennent alors qualité d'âme pour animer les êtres futurs.

Par leur origine, les esprits sont éternels mais ils ne parviennent pas au progrès, c'est-à-dire à la filière des incarnations, tous en même temps et, pour cette raison, on trouve des esprits bons et des esprits mauvais, leur arrivée dans le monde sensible n'étant pas simultanée. Ajoutons à ceci que le progrès dépend *entièrement* de leur volonté ; le temps étant mis seulement à leur disposition pour leur procurer les moyens et les occasions de se perfectionner. Certains esprits peuvent rester bien longtemps dans le mal mais il arrive toujours un moment où les bonnes intentions se font jour.

Nous arrêtons ensuite l'auteur lorsqu'il nous dit que si l'esprit était éternel il ne pourrait pas toujours progresser et finalement décherrait pour se relever ensuite et ceci à l'infini.

Nous répondons à ceci par deux arguments :

1° Le progrès doit être éternel, il doit y avoir toujours plus à savoir, plus à acquérir, la perfection étant sans bornes.

2° Comment pourrait-on expliquer le fait d'un esprit ayant acquis la perfection (si c'était possible ?) et perdant subitement et progressivement ses qualités pour retourner à l'état primitif ?

Cette possibilité de déchéance suffirait à prouver l'imperfection de l'esprit sujet à de semblables variations et pour nous il serait plutôt en train d'acquérir, tâtonnant, cherchant sa voie et soumis aux flottements de l'inexpérience.

Un esprit parfait (au sens moral seulement, entendons-nous bien) ne doit pas être aussi inconstant, aussi changeant, aussi puéril, il doit se reconnaître à ses décisions fermes et irréprochables.

(1) Un article spécial sur les « origines de l'esprit » paraîtra prochainement.

L'humanité, nous le constatons, va s'améliorant chaque jour par le fait du progrès général des esprits ; la solidarité, la fraternité, sans être certainement des principes strictement suivis, ne sont pas de vains mots, et ont produit l'éclosion de lois sociales humanitaires propres à soulager le peuple et à aider les nécessiteux ; la science pénètre de plus en plus les masses et nous concluons par l'évidence des faits mêmes de l'histoire de tout ce qui vit, de tout ce qui s'agite que le progrès se continue et, ce progrès, c'est l'évolution même de l'Univers tendant au mieux, montant sans cesse vers le beau et le sublime.

***

Notre confrère se montre ensuite inquiet du silence des spirites au sujet de la régression possible de l'esprit ; ce silence est forcé puisqu'ils ne l'admettent pas, et comment faire autrement devant l'évidence des faits ?

Si nous étudions l'Histoire, nous voyons le progrès constant des peuples et rien autre chose, c'est-à-dire la science marchant de conquêtes en conquêtes, les peuples s'affranchissant du joug des tyrans, et si nous pouvons être parfois attristés au passage d'époques comme les invasions, la guerre de Cent ans, la Révolution, nous trouvons ensuite des années pleines de lumière, préparées précisément par les tourmentes des révolutions et des grands événements mondiaux.

Les guerres et les révolutions, ces deux grands fléaux, sont de gigantesques remuements d'idées, de formidables combats de principes conduisant à l'éclosion de temps meilleurs, un acheminement vers le progrès.

***

Nous admettons ensuite, au contraire de M. Guibal, que l'esprit ne peut pas se débarrasser du bien acquis car alors son perfectionnement serait impossible et à quoi serviraient les incarnations successives si le travail, l'effort personnel n'aboutissaient à rien ?

D'ailleurs, en admettant qu'il puisse abandonner le fruit de ses combats antérieurs, de ses luttes continuelles, le salaire de ses peines, ce serait de par sa volonté propre et l'on conçoit malaisément cette âme soi-disant améliorée retournant d'elle-même à ses anciens errements et ne voulant pas profiter, dédaignant les leçons de l'expérience acquise par tant d'efforts !

Même en commettant *certaines* mauvaises actions il ne peut pas par ce fait perdre ses qualités.

Pour être parfait moralement, il faut posséder *toutes* les qualités morales, et puisque nous sommes loin d'être parfaits nous ne sommes donc pas capables de *toutes* les bonnes actions et nous en accomplissons beaucoup de mauvaises sans pour cela régresser.

Ajoutons ceci : l'esprit par lui-même, à ses débuts, n'est ni bon, ni mauvais, mais n'a aucune expérience et c'est la façon seule de comprendre et de s'assimiler, pour son profit ou au profit du prochain, les circonstances dans lesquelles la vie le place, qui font ses défauts d'abord et ses qualités ensuite lorsque l'expérience lui vient et que ses tendances naturellement égoïstes disparaissent.

Que sont les défauts ? Une mauvaise tournure de l'esprit placé en face des événements, une *mauvaise* façon de profiter des faits, des causes ; entraînant pour son auteur des conséquences parfois très graves, en comparaison de la gravité de la faute commise. Et cette rançon des erreurs, c'est la *justice immanente*, résultante exacte des causes.

Et comment prétendre, après la logique des faits, que la perte des mauvais penchants doit infailliblement supposer la perte du bien ? Comment peut-on aboutir à semblable conclusion ? L'esprit de l'homme peut rester stationnaire, certes, pendant un temps souvent bien long, mais ce repos des facultés de l'esprit, cet arrêt momentané du progrès prépare un bouillonnement des idées, un combat, un choc de principes d'où sortira plus tard une orientation nouvelle, un état de pensées nouveau, résultant des luttes passées et des conséquences des actes antérieurs.

Les malfaiteurs, dont nous cause notre honorable confrère, sont des esprits endurcis, des récidivistes forcés du mal, retombant toujours dans les mêmes défauts, les mêmes erreurs, les mêmes mauvaises passions, et qui ne se sont pas encore aperçu du néant de leurs actions, de la mauvaise voie où ils se sont mis ou qu'ils ne veulent pas faire mieux, se prétendant poursuivis par une destinée tenace.

En ce cas, combien les incarnations successives ne sont-elles pas nécessaires pour aider à l'élèvement moral de ces individus !

Si des hommes, dans un autre ordre d'idées, ne modifient pas leurs habitudes pernicieuses et préfèrent abréger leur vie au bénéfice d'un vice ou d'une mauvaise habitude, c'est que, dans notre période actuelle, le principe qui pourrait les sauver en leur faisant voir la puérilité de leurs résolutions n'est pas encore accepté universellement.

Dans les temps anciens (si près de nous, en somme) la guerre était acceptée généralement comme une chose utile, nécessaire aux peuples ; les cerveaux bouillonnaient à l'idée de combattre un ennemi souvent imaginaire et un simple appel aux armes exaltait les passions guerrières et faisait exploser le fanatisme ; aujourd'hui, par contre, elle passe pour être un fléau, une calamité et les nations s'emploient sans cesse pour l'éviter. Et pourquoi ? parce que le pivot des idées a changé ; les passions guerrières se sont apaisées, se sont tues, l'éducation s'est modifiée ; de même lorsque les gens seront bien convaincus de l'impossibilité d'allier leurs passions avec

le progrès de l'esprit, ils s'en détacheront progressivement et les sacrifieront.

D'ailleurs, *nous* le répétons encore maintenant, pourquoi s'attacher à des faits spéciaux et non à des généralités ? Les hommes méprisent-ils tous la vie au point de l'immoler à leurs défauts ? S'ils le font, c'est bien souvent inconsciemment, et les maladies, conséquences forcées de leurs mauvaises habitudes, sont pour eux un réveil cruel.

Pourquoi citer ensuite l'exemple de malheureux accablés de douleurs et de souffrances perpétuelles, auxquelles ils finissent par s'habituer ? Y a-t-il vraiment de ces réprouvés, dont la vie se passe entièrement dans les maladies ? Les tortures peuvent-elles durer tout le temps d'une existence ? Et s'agit-il de douleurs morales ou de douleurs physiques ?

Si ce sont des douleurs morales, elles peuvent être causées par les vices de l'individu, par ses passions inassouvies, ou par la perte d'un être aimé. Dans le dernier cas seulement, il est à plaindre et notre doctrine est là pour le consoler.

Si ce sont des douleurs physiques, elles résultent soit d'abus (et bien souvent ceux qui en commettent sont tellement frappés, qu'ils s'amendent et regrettent leur vie passée) ; soit de tares héréditaires desquelles ils ne sont pas responsables.

La souffrance morale et la souffrance physique, quoi qu'en dise M. Guibal, aident forcément au progrès des individus en leur montrant le mauvais résultat de leurs défauts, car si les actes répréhensibles n'avaient pas de sanction naturelle dans un sens ou dans l'autre, l'homme pourrait aisément donner libre cours à ses mauvaises habitudes.

On ne se résout pas facilement à bien faire, mais, si l'on peut, à un moment donné, prendre entièrement possession de soi-même et commander aux passions, on acquiert finalement l'habitude du bien et l'on regarde alors avec pitié et compassion ceux qui n'ont pas l'âme assez haute pour s'élever au-dessus des tendances matérialistes, et c'est pourquoi l'esprit ne peut pas perdre le résultat de ses efforts, car lorsqu'il a vaincu une passion, il l'a jugée assez pour la dédaigner et la rejeter naturellement.

Dans le débat présent il doit d'ailleurs être question de l'esprit à travers l'éternité et non de l'homme placé dans une circonstance fugitive. Une vie même, aussi longue soit-elle, n'est rien en comparaison de l'écheveau interminable des incarnations. Le progrès ne peut pas s'affirmer dans une vie seule. Chaque existence ne conduit pas nécessairement, infailliblement, à un perfectionnement, celui-ci découlant seulement de l'effort personnel, et une incarnation entière peut rester stérile si l'esprit ne fait rien pour progresser.

Ce n'est pas de quelques exemples isolés qu'il faut déduire une généralité et si nous trouvons des gens réfractaires au progrès c'est que, dans la vie

qu'ils traversent, ils se trouvent dans une période d'arrêt qui n'implique pas l'impossibilité d'un progrès futur.

D'accord avec notre confrère, nous pensons que nos efforts personnels seuls peuvent avoir comme conséquence de nous améliorer et le temps intervient en ceci pour nous donner la faculté de produire ces efforts (1).

ÉMILE CAPLAT.

COMPARAISON

Personne ne contestera jamais la valeur littéraire et la portée morale et philosophique du livre de Chateaubriand : *Le Génie du Christianisme.* Écrit à l'époque où la France sortait du chaos révolutionnaire, ce livre répondait à un besoin de foi et de consolations religieuses qui venait de la privation même de ces consolations depuis bien des années et il apparaît encore aujourd'hui comme une œuvre magistrale, toute empreinte d'idées pures, poétiquement exprimées, et susceptibles, par cela même, de s'imposer à l'esprit le moins religieux resté cependant admirateur de la belle littérature.

Mais si l'on essaye, à l'heure présente, d'établir une synthèse étroite entre les théories religieuses émises par Chateaubriand et celles actuelles, lesquelles tendent, de plus en plus, à se modifier dans le sens le plus positif et le plus adéquat aux découvertes scientifiques, il apparaît bien que l'illustre écrivain s'est lamentablement trompé sur certains points, entre autres dans sa théorie de la formation de notre globe et des êtres qui le peuplent. Cette théorie constitue en effet la plus formidable des hérésies scientifiques qu'il soit possible d'imaginer.

Ce jugement n'est, il est vrai, qu'une remarque sur le fond et non une remarque sur la forme. Il a seulement pour but tout en admirant et en reconnaissant l'éclat et les qualités du style de l'écrivain, de préciser et de définir les modifications que les découvertes scientifiques ont fait subir aux idées religieuses depuis moins d'un siècle.

Chateaubriand fait une peinture vraiment harmonieuse et poétique de la création de notre globe. Mais il nous fait assister, par cela même, à la plus incroyable et à la plus stupéfiante des créations. C'est en quelque sorte le miracle des miracles de la génération spontanée.

(1) Ajoutons ceci, c'est que dans le jugement que nous portons sur la méchanceté irréductible — ou qui nous paraît telle — de certains êtres humains, nous devons, pour être équitables, tenir compte aussi de l'influence plus ou moins néfaste de leur entourage et de leurs fréquentations, et même de l'état moral de la société au milieu de laquelle ils vivent.

Relisons à ce propos *Les Misérables* de notre grand Victor Hugo, et rappelons-nous aussi l'adresse des forçats de Tarragone au Congrès spirite de Barcelone (N. d. l. R.).

A ce point de vue, il est intéressant d'établir une comparaison entre le *Génie du Christianisme* et un autre ouvrage : *La Genèse*, par Allan Kardec, ce dernier livre rigoureusement conforme aux données scientifiques les plus modernes.

Au surplus, sans entrer dans de plus longs détails, nous nous bornerons ici à donner l'un après l'autre les deux textes où chacun des auteurs traite le même problème : « L'origine de la Terre et de ses habitants. »

Ces deux textes méritent d'être cités. Ils exciteront l'un et l'autre l'admiration, mais si celui de Chateaubriand semble être d'une poésie plus douce, celui d'Allan Kardec, certainement plus grandiose, l'emportera au point de vue de la vérité scientifique et justifiera ce que le Maître a dit : Le spiritisme sera scientifique ou ne sera pas. »

Le livre *La Genèse* est en effet la partie scientifique de l'œuvre du grand Initiateur. A ce titre, il est plus qu'utile d'en faire sentir toute la portée. L'admirable écrivain que fut Chateaubriand n'y perdra rien, sa renommée n'en sera pas atteinte, la beauté de son œuvre littéraire restera entière, par contre le spiritisme y gagnera beaucoup et s'imposera mieux à l'esprit de ceux qui sont avides de vérités rigoureusement assises sur des bases scientifiques, et c'est ici le seul but que nous désirons atteindre.

« *Génie du Christianisme*, chapitre : Jeunesse et vieillesse de la Terre. »

« *Dieu a dû créer, et a sans doute créé le monde avec toutes les marques* « *de vétusté et de complément que nous lui voyons.*

« En effet il est vraisemblable que l'auteur de la nature planta d'abord « de vieilles forêts et de jeunes taillis ; que les animaux naquirent les uns « remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en « perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à la fois les vieux nids des « corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papil- « lon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou « trembla dans le vague des airs. L'abeille, qui pourtant n'avait vécu qu'un « matin, comptait déjà son ambroisie par générations de fleurs. Il faut croire « que la brebis n'était pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits ; « que les buissons cachaient des rossignols étonnés de chanter leurs pre- « miers airs, en échauffant les fragiles espérances de leurs premières vo- « luptés.

« Si le monde n'eût été à la fois jeune et vieux, le grand, le sérieux, le « moral, disparaissaient de la nature, car ces sentiments tiennent par es- « sence aux choses antiques. Chaque site eût perdu ses merveilles. Le ro- « cher en ruine n'eût plus pendu sur l'abîme avec ses longues graminées ; « les bois dépouillés de leurs accidents, n'auraient point montré ce tou- « chant désordre d'arbres inclinés sur leurs tiges, de troncs penchés sur le « cours des fleuves. Les pensées inspirées, les bruits vénérables, les voix « magiques, la sainte horreur des forêts, se fussent évanouis avec les voû-

« tes qui leur servent de retraites, et les solitudes de la terre et du ciel se-
« raient demeurées nues et désenchantées en perdant ces colonnes de chê-
« nes qui les unissent. Le jour même où l'Océan répandit ses premières
« vagues sur ses rives, il baigna, n'en doutons point, des écueils déjà ron-
« gés par les flots, des grèves semées de débris de coquillages, et des caps
« décharnés qui soutenaient, contre les eaux, les rivages croulants de la
« terre. »

« Sans cette vieillesse originaire, il n'y aurait eu ni pompe ni majesté dans
« l'ouvrage de l'Eternel, et ce qui ne saurait être la nature, dans son inno-
« cence, eût été moins belle, qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa corruption.
« Une insipide enfance de plantes, d'animaux, d'éléments, eût couronné une
« terre sans poésie. Mais Dieu ne fut pas un si méchant dessinateur des
« bocages de l'Eden que les incrédules le prétendent. L'homme roi naquit
« lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté avec les an-
« tiques grandeurs de son nouvel empire, de même que sa compagne
« compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avait pourtant point vécus,
« pour être en harmonie avec les fleurs, les oiseaux, l'innocence, les amours
« et toute la jeune partie de l'univers. »

Voyons maintenant ce que dit Allan Kardec :

« *La Genèse, les miracles et les prédictions selon le spiritisme*, chapitre :
« Uranographie générale. »

« Quel mortel saurait dire les magnificences inconnues et superbement
« voilées sous la nuit des âges qui se développèrent en ces temps antiques
« où nulle des merveilles de l'univers actuel n'existait ; à cette époque pri-
« mitive où la voix du Seigneur s'étant fait entendre, les matériaux qui de-
« vaient, dans l'avenir, s'assembler symétriquement et d'eux-mêmes pour
« former le temple de la nature, se trouvèrent soudain au sein des vides in-
« finis; lorsque à cette voix mystérieuse que chaque créature vénère et chérit
« comme celle d'une mère, des notes harmonieusement variées se produi-
« sirent pour aller vibrer ensemble et moduler le concert des vastes cieux !

« *Le monde, à son berceau, ne fut point établi dans sa virilité et dans sa*
« *plénitude de vie* : non : le pouvoir créateur ne se contredit jamais, et comme
« toutes choses, l'univers naquit enfant. Revêtu de l'impulsion initiale in-
« hérente à sa formation même, la matière cosmique primitive donna suc-
« cessivement naissance à des tourbillons, à des agglomérations de ce fluide
« diffus, à des amas de matière nébuleuse qui se divisèrent eux-mêmes et
« se modifièrent à l'infini pour enfanter, dans les régions incommensurables
« de l'étendue, divers centres de créations simultanées ou successives.

« En raison des forces qui prédominèrent sur l'un ou sur l'autre, et des
« circonstances ultérieures qui présidèrent à leurs développements, ces cen-
« tres primitifs devinrent les foyers d'une vie spéciale ; les uns, moins dis-

« séminés dans l'espace et plus riches en principes et en forces agissantes, « commencèrent dès lors leur vie astrale particulière; les autres, occupant « une étendue illimitée, ne grandirent qu'avec une extrême lenteur, ou se « subdivisèrent de nouveau en d'autres centres secondaires.

« En nous rep ortant à quelques milliers de siècles seulement au-dessus « de l'époque actuelle, notre Terre n'existe pas encore, notre système so- « laire lui-même n'a pas encore commencé les évolutions de la vie plané- « taire ; et cependant déjà de splendides soleils illuminent l'éther ; déjà des « planètes habitées donnent la vie et l'existence à une multitude d'êtres « qui nous ont précédés dans la carrière humaine ; les productions opulen- « tes d'une nature inconnue et les phénomènes merveilleux du ciel déve- « loppent sous d'autres regards les tableaux de l'immense créatiou. Que « dis-je ! déjà des splendeurs ne sont plus, qui jadis ont fait palpiter le cœur « d'autres mortels sous la pensée de l'infinie puissance ! Et nous, pauvres « petits êtres qui venons après une éternité de vie, nous nous croyons con- « temporains de la création ! »

Quels commentaires pourrait-on ajouter à ces deux citations. Il serait superflu de démontrer la valeur scientifique du texte d'Allan Kardec. D'autre part le texte de Chateaubriand paraît s'appuyer sur un texte ancien, celui de la Genèse mosaïque.

En effet nous lisons dans celle-ci :

« Et qu'il créa toutes les plantes des champs avant qu'elles fussent sor- « ties de la terre, et toutes les herbes de la campagne avant qu'elles eussent « poussé. Car le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, « et il n'y avait point d'hommes pour la labourer .»

Après ces comparaisons, on peut affirmer que le texte d'Allan Kardec est en concordance parfaite avec toutes les découvertes scientifiques modernes. Il apparaît donc bien comme un écrit vraiment susceptible de donner une idée plus juste de la vérité, pour la compréhension plus parfaite de la vie universelle, et c'est ce qu'il importait de mettre en lumière.

PAUL BODIER.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par Ernest Cordurié

(*Suite*)

Sixième conférence (2e partie).

Tout acte fraternel est bon, quels que soient ceux auxquels il s'adresse; tout acte antifraternel est mauvais. Il en est de même de la pensée. Chacun doit ainsi connaître par avance, sans qu'on s'arrête aux incidents étrangers à la pensée elle-même, le sort qui l'attend par delà la tombe. Celui qui envoie à tous de bonnes pensées, qui revêt en quelque sorte l'âme de tous ses semblables, toujours dans la mesure de ses forces, d'une sorte de cuirasse qui résiste à tous les coups, se procure d'abord un présent aussi bon qu'il puisse le désirer, et un avenir, soit dans sa vie d'incarnation, soit dans sa désincarnation future, un avenir de bonheur en rapport avec celui qu'il aura procuré aux autres. C'est toujours la parabole évangélique du semeur. L'homme doit être et est en réalité un semeur perpétuel ; dans l'ordre intellectuel il sème des paroles, des écrits, des idées.

Ici se présente une question qui a bien son intérêt, qui même a de tout temps préoccupé les hommes qui réfléchissent sur les destinées diverses qui s'agitent sur la surface de la terre. L'homme n'est pas le seul être de la création ; autour de lui, au-dessous de lui il en est d'autres qui puisent leur vie aux mêmes éléments que lui-même. Est-il le seul être intelligent ? L'expérience, longtemps indécise à ce sujet, répond à présent négativement. S'il est vrai que l'homme peut s'élever à des conceptions intellectuelles très probablement inaccessibles aux autres êtres corporels qui l'entourent, il n'est pas moins vrai que très souvent on a constaté en ceux-ci des actes intelligents et réfléchis, jusqu'à des actes de charité dont peu de personnes seraient capables.

Voilà donc des animaux en pleine activité intellectuelle et morale; on ne peut pas conséquemment leur dénier dans l'état présent des choses l'intelligence et la moralité, puisque la moralité c'est l'amour et le dévouement. Pour savoir à quel degré ils possèdent, ou du moins quelques-uns d'entre eux, qui semblent plus privilégiés que d'autres, possèdent des facultés quasi humaines, il faudrait avoir des connaissances certaines sur quelques origines encore inconnues. Ici c'est par l'humilité que l'homme pénétrera dans ces domaines inconnus et sondera ces mystérieuses profondeurs qui se présentent à lui comme autant de formidables points d'interrogation.

Nous avons dit que certains animaux semblent privilégiés; ceci est une

simple manière de parler, car nous savons bien qu'il n'existe pas de privilège et que chacun, soit en intelligence, soit en moralité, n'a que ce qui lui appartient légitimement. L'homme doit son amour et sa protection aux animaux, il leur doit l'instruction aussi. On comprend de quel genre d'animaux il est ici question, car il en est qu'il ne connaît pas et qu'il ne connaîtra jamais, du moins comme homme. Il en est de nuisibles qui accomplissent instinctivement une œuvre de destruction nécessaire, préface d'une régénération sûre, d'un avancement certain. Rien ne reste stationnaire dans la nature, tout se meut, les instincts se transforment et s'adoucissent par degrés, l'intelligence se développe. Rien ne meurt et tout progresse; s'il est des animaux dont les corps sont fatalement voués à la destruction pour l'alimentation d'autres corps, le principe animique ne meurt pas et dans l'espace il suit sa destinée nécessaire.

Tout être qui souffre prouve par là même l'existence de son passé et la nécessité de son avenir. Sa souffrance a une cause, elle aura aussi des effets; Dieu ne permet pas que des êtres souffrent sans compensation. L'homme ne comprend pas encore assez la nécessité de la souffrance qui s'impose, de cette souffrance qui est un acte de justice céleste, bien que parfois elle paraisse le résultat d'une pression humaine. Les hommes sont des instruments aux mains de la nature et les animaux aussi. Bien que les hommes semblent des instruments plus actifs, les animaux agissent néanmoins, quoique l'action de beaucoup d'entre eux soit pour ainsi dire passive et ne se révèle matériellement par aucun acte qui jusqu'à présent puisse être sérieusement interprété par l'homme.

Il en sera autrement lorsque les lois fluidiques seront mieux connues, lorsque la nature elle-même ouvrira à l'humanité qui en constitue une des parties intelligentes, des trésors encore inconnus et incomparablement plus précieux que tout ce qui a été découvert jusqu'ici. N'hésitons pas à le dire : entre les hommes et les animaux il existe un lien de parenté indiscutable, à tel point que sans la présence des animaux sur la terre, le genre humain serait dans l'impossibilité d'y exister. Nous ne voulons pas dire seulement à cause des immenses services que rend l'animalité pour les cultures et l'alimentation, mais aussi et surtout parce qu'elle est naturellement indispensable à l'existence de l'humanité en dehors de ces considérations qui ne sont certes pas sans valeur. Nous ne voulons pas quant à présent étudier la question de l'origine corporelle de l'homme; des systèmes sont en présence et nécessairement de la discussion jaillira la lumière, l'Esprit sortira armé de toutes pièces du sein des discussions matérialistes. Les animaux sont indispensables à l'humanité par la raison que sans eux l'atmosphère ne présenterait pas les caractères voulus pour que l'homme pût vivre dans son sein.

Chaque être vivant donne et prend à l'atmosphère, et en ceci il faut enten-

dre d'une manière absolue tout ce qui existe, sans en rien retrancher. Les minéraux, on le sait, ont leur action sur le sol et sur l'atmosphère ; les plantes, à plus forte raison, ont une action qui, pour être moins visible, n'est pas moins réelle. L'animalité qui forme le degré supérieur aux deux premiers doit avoir et a nécessairement un rôle supérieur encore, mais inférieur dans son ensemble à celui de l'homme. L'atmosphère constituant l'ensemble des émanations terrestres, il faut que chacune d'elles retrouve sa place au retour, c'est-à-dire que ce qui vient du minéral retourne au minéral, plus ou moins modifié, ce qui vient de la plante retourne à la plante avec les modifications nécessaires, et ainsi de suite jusqu'à l'homme, pour nous arrêter au terme du règne corporel visible.

Il est des hommes qui ne se sentent pas encore la force d'aller plus loin dans leurs conceptions ; mais pourvu qu'il n'y ait pas en eux de parti pris, il existe une maxime qui porte partout la consolation, car elle est pleine de promesses pour l'avenir. Après avoir dit, selon l'Évangile, à chacun selon ses œuvres, on peut ajouter sans contrevenir en rien à cet article fondamental de toute loi sage et de toute justice vraie : A chacun selon ses forces morales. L'orgueil humain, l'ignorance humaine méprisent l'animalité au point de vue d'une assimilation qui pourrait être faite entre l'homme et ce que très souvent trop bêtement on appelle la bête. Et cependant ! Quelques-uns au point de vue purement matérialiste, au point de vue purement matérialiste, voulons-nous dire, n'hésitent pas à faire descendre l'homme du singe. Peut-être ont-ils raison. Qu'on cherche et on trouvera.

Et les autres ? ceux qui se soulèvent si violemment contre ces systèmes de progression continue, ne jettent-ils pas aussi leur eau bénite sur les êtres domestiqués de l'animalité ? Si cette eau bénite n'est pas le symbole d'une prière faite pour eux, il est difficile de comprendre pourquoi c'est sur eux qu'on la jette. Si ce sont leurs propriétaires qu'on veut préserver de pertes d'argent, qu'on les en inonde eux-mêmes et ils seront sans doute préservés de tout mal. Non ; la bête c'est le démon comme appartenant à un règne inférieur, et c'est d'elle qu'il faut faire sortir l'Esprit malin à grands coups de goupillon. Eh bien ! Si l'on disait aux hommes qui se livrent à ces pratiques qu'ils ont raison, non pas d'agir ainsi, car leur action n'a qu'une portée relative nullement due à l'eau bénite, mais de penser sérieusement ainsi ils ne pourraient s'empêcher de rire au nez de ceux qui leur tiendraient ce langage et de les accuser mentalement de superstition. Cependant quoi de plus naturel que de supposer, puisque jusqu'à présent on ne peut procéder que par hypothèse, que de supposer l'âme de l'animal inférieure à l'âme humaine? Les prêtres ne croient pas à l'âme des animaux, ou du moins à sa perpétuité dans la vie ; et cependant s'ils ont une âme, cette âme selon toute probabilité doit être immortelle, car sans cela elle ne serait pas une âme.

Avant d'être l'âme d'un animal, elle était autre chose, comme elle sera autre chose plus tard. Elle escaladera un à un les échelons de la vérité éternelle, de manière qu'à un jour donné, chacun de ceux qui l'auront mérité retrouvera dans cette erracité splendide tous ceux qu'il aura aimés, gens et bêtes. Que cette pensée ne provoque pas l'hilarité ; les gens de cœur savent ce qu'ils doivent penser de l'affection des animaux et tous en conservent un souvenir plus ou moins vivace. Il leur semble souvent les voir à leurs côtés prendre comme autrefois leurs joyeux ébats, quelquefois les regarder sérieusement comme s'ils voulaient dire : « Vous ne me voyez donc pas ? Vous faites comme si nous n'étions pas là. »

Ceci n'est que de l'illusion pure, de la *bêtise* même, pour la plupart des hommes d'aujourd'hui qui ne sont pas des gens de cœur ? Qu'en sera-t-il dans un siècle, dans un demi-siècle, avant même la fin du siècle présent ? C'est ce que l'on verra, mais peut-être bien les animaux se feront-ils les instructeurs des hommes à l'école de l'immortalité. En attendant on leur doit la charité, l'amour, l'instruction ; et ici se pose cette question redoutable du meurtre des animaux. Le livre des Esprits a résolu la question. Dans un monde inférieur comme la terre, « la chair nourrit la chair » et même par cette transformation utile de la matière animale consommée, il se produit un travail jusqu'ici mystérieux, mais que la science future saura définir et classer.

Le spiritisme n'a pas dit son dernier mot et jamais il ne le dira, car il n'est pas de ces doctrines qui bornent jamais leur horizon. Sa perpétuité de la vie à tous les points de vue est en lui et ne comporte point de limites. Il avance sagement, sans hâte ni lenteur, avec toute la sérénité qui convient à la doctrine éternelle par excellence. Il montre partout à l'homme les liens indestructibles qui l'attachent à son semblable et à tous les êtres de la création, quelle que soit leur nature, car la création est une, la loi est une, le but est identique pour tous. Il n'y a point de « fins dernières », car tout finit pour recommencer, et si on se laisse aller parfois à une illusion, c'est à l'illusion de la fin.

La vie se transforme en s'améliorant et, quoi que soit l'être qui la possède, elle n'a point et n'aura jamais de fin. La Bible a dit que les hommes et les animaux ont une même mort : *unus est interitus hominum et jumentorum* ; le spiritisme, loin de dire le contraire, affirme et prouve au besoin et il prouvera encore davantage que le principe animique ne meurt pas et que tous sont immortels : hommes et animaux. Dieu est le père universel, bon pour tous, juste pour tous, tenant entre tous la balance de la plus exacte équité. Point de faute qui ne doive être punie, point de bienfait qui ne doive être récompensé ; point de service rendu qui n'ait mérité un salaire proportionné à sa grandeur. Et certes l'homme n'en est plus à compter les immenses ser-

vices qu'il a tirés de l'animalité presque tout entière connue de lui.

Ce n'est pas un paradoxe, car la réalité ne saurait être paradoxale ; l'homme doit beaucoup à l'animal, mais aussi dans les mystérieuses relations qui existent entre eux par les liens fluidiques qui les unissent, l'animal doit beaucoup à l'homme. Pour beaucoup de spirites et toute proportion gardée, l'animal intelligent serait à l'homme intelligent ce que ce même homme serait aux Esprits supérieurs, pour lui les messagers de la Divinité. Il existe toutefois une différence dont il doit être tenu compte dans cette comparaison c'est que l'homme même intelligent est souvent injuste envers les animaux, tandis que les Esprits supérieurs, animés avant tout du sens de la justice, ne sont jamais injustes pour leurs frères de la terre. Sa raison en est simple ; c'est que les Esprits supérieurs savent que les hommes sont pour eux des frères, tandis que ceux-ci sont loin de connaître encore leurs devoirs envers les animaux.

(*A suivre.*) E. CORDURIÉ, avocat.

ACTUALITÉS

GROUPE GROUZET

Les Réunions du Groupe Crouzet sont réglées comme suit du 1er novembre au 30 avril

Les 1er et 3e mercredis à 8 h 1/2 du soir à l'Hôtel des Sociétés Savantes 28, rue Serpente (métro Odéon).

Instructions et Conférences : Sujets d'Etudes spirites. Doctrine Allan Kardec

Les 1er, 2e, 3e dimanches à 2 h 1/2.

Les 2e et 4e jeudis à 2 h. 1/2.

Les 2e et 4e mardis soir à 8 h. 1/2, 111, rue Notre-Dame-des Champs (métro Vavin).

Ces réunions étant d'ordre privé, une invitation sera adressée aux personnes qui en feront la demande. Ecrire à la rédaction de *l'Echo fidèle d'un demi-siècle*, 111, rue Notre-Dame-des-Champs.

Procès-verbal de l'Assemblée Générale de la Société Spirite pour l'œuvre de la Crèche

Lyon, 27 juillet 1913.

Le 27 juillet la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche célébrait sa neuvième Assemblée générale et, comme chaque année, la Crèche était envahie par ses sympathiques sociétaires.

A 3 heures la Directrice ouvre la séance par d'affectueuses paroles aux assistants qu'elle remercie de leur présence.

Le secrétaire, Mlle V. Meiffre, nous donne lecture du procès-verbal de l'année 1911 lequel est approuvé.

Le Trésorier, M. Henri Deladure, nous apprend en son compte rendu financier que les dépenses de la Crèche se sont élevées à 4.915 fr. 30, ses recettes à 8.862 fr. 50, et ses dépôts et achats à 3.542 fr. 50.

Le reste en caisse fin décembre 1911 était de 611 fr. 20 et celui de décembre 1912 était de 1.015 fr. 90.

Le nombre de présences des enfants à été de 3.600 et voici l'état sanitaire des enfants de la Crèche donné par son Docteur pour l'année 1912.

Son état a été aussi satisfaisant que possible pendant l'année 1912. Il n'y a eu à signaler aucun cas d'affection contagieuse ayant nécessité la fermeture temporaire de la Crèche. Il n'y a pas eu non plus de gastro-entérites graves pendant l'été.

Après ces divers renseignements l'on procéda au renouvellement des membres de la Commission qui furent réélus à l'unanimité.

En quelques paroles fut rappelé le décès de notre ami et frère M. Laurent de Faget, le poète dont nous aimions à reproduire les vers charmants par lesquels il chantait toutes les puissances de vie qui animent les enfants et sont source de joie pour ceux qui ont supporté les combats de la vie.

La séance s'est terminée par la lecture d'une belle poésie de M. de Faget : *L'Ascension de l'âme*, hymne spirite, puis par les encouragements et conseils de notre bien-aimée dame Stéphen-Vire.

Et avec un remerciement du cœur à Dieu et à nos Protecteurs, notre Directrice a terminé la séance.

CONFÉRENCE

La Société Française d'étude des phénomènes psychiques donne une conférence qui sera faite sous la présidence de M. G. Delanne, Président de la Société, par M. E. Philippe, avocat à la Cour d'Appel et vice-président de la Société, ayant pour titre : « Le spiritisme à travers les âges », le dimanche 23 novembre 1913, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, dans la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes.

Entrée gratuite. Nous tenons des invitations à la disposition de nos abonnés.

Le Syndicat des Pauvres

L'appel que nous avons inséré dans cette revue, en faveur des pauvres et au nom du spiritualisme, a été entendu.

La fondatrice du Syndicat des Pauvres, Mme Carita Borderieux, nous prie de remercier en son nom les personnes suivantes :

Mme Gréhan, à Pau.	12	francs.
Deux vieux spirites, à Cormeilles-en-Parisis .	20	—
M. Gaillard, à Tinagre (Ardennes).	6	—
Mme Bouchet, à Tanger.	15	—
Une abonnée.	3	—

Nous rappelons que les cotisations, qui ont pour but de secourir, *d'adopter* pour ainsi dire, les malheureux, sont reçues 23, rue Lacroix, Paris 17e.

Un rapport sur les sommes reçues et distribuées sera publié chaque année, et envoyé aux adhérents.

Appel à la Bienfaisance

La Revue Spirite fait appel à la charité en faveur d'une détresse particulièrement digne de pitié.

Il s'agit d'une malheureuse femme malade et sans ressource, qui dirigea avec dévouement une œuvre d'entr'aide féminine.

La moindre offrande sera reçue avec une profonde gratitude, soit chez la destinataire : Mme M. D. M. à Toujarey-Bazoches, par Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), soit aux bureaux de la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

M. Charles Richet et le prix Nobel

Un des prix Nobel vient d'être attribué à M. Charles Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine.

M. Charles Richet est bien connu des spirites, ses recherches dans le domaine psychique lui ont assuré une grande notoriété. Dernièrement encore ses expériences à la villa Carmen ont mis en lumière ses opinions courageuses en matière de spiritisme.

Nous applaudissons donc à la flatteuse distinction dont il est l'objet.

NÉCROLOGIE

MONSIEUR MOUTONNIER

Il y a peu de temps, vient de mourir à Genève, dans sa quatre-vingt-troisième année, le Professeur César Moutonnier, ancien professeur à l'Ecole des hautes études commerciales, membre de l'Institut général psychologique de Paris et ex-président-fondateur du cercle des Études psychiques de Nice. Saluons en lui un des leaders du spiritisme qui, pendant de longues années, toujours sur la brèche, par la parole et par la plume, ne cessa d'en démontrer les puissantes beautés et les ineffables consolations.

Le Professeur Moutonnier fut un grand cerveau et un grand combatif : on lui doit quelques recueils de poésies très appréciées, dont plusieurs, et à maintes reprises jusqu'en ces derniers temps, le firent lauréat de l'Académie des jeux floraux. Mais sa prose fut encore incontestablement supérieure ; en elle passait toute l'ardeur de ses irréductibles convictions. Son dernier volume, édité en 1904 et dédié à *Ceux qui doutent et à ceux qui pleurent*, fut surtout une action généreuse. Par la connaissance approfondie de son sujet, le souffle persuasif qui en découle, le choix heureux des poésies de poètes de génie — j'ai nommé *Strada*, *V. Hugo*, *Lamartine* — par les magnifiques envolées qu'on y rencontre, il fit vibrer nos cœurs à l'unisson du leur. Il me concéda l'honneur de présenter ce beau livre aux nombreux lecteurs de notre chère vieille, mais toujours alerte *Revue spirite* et j'en fus très fière.

D'aucunes personnes ont dit que le professeur Moutonnier fut un autoritaire ; mais ce travers se rencontre fréquemment chez les puissantes individualités ; et puis, il y a bien des taches dans le soleil ! est-ce que cela l'em-

pêche de briller ? — Très bon, il fut surtout un tendre ; l'histoire suivante, en vous apprenant comment, jadis, il cueillit la petite fleur bleue, vous donnera le jaugeage de ses qualités affectives et la mesure de sa volonté. — A quoi tient la destinée : jeune officier d'avenir, le lieutenant Moutonnier se trouvant un jour à Bruxelles, accompagna un ami dans une visite chez un membre influent de l'Université : A peine installés dans le bureau de cette personne, sa fille le croyant seul y fit irruption en fredonnant : gracieusement jolie, notre jeune lieutenant en reçut le coup de foudre en plein cœur, avec une telle intensité, qu'à peine sorti, il déclarait imperturbablement à son ami qu'il mourrait célibataire s'il ne pouvait épouser cette délicieuse jeune fille. L'ami sourit ; par expérience peut-être, il savait à quoi s'en tenir sur la constance des amoureux. Mais le lieutenant Moutonnier tint à prouver qu'il était une belle exception ; le lendemain, il se représentait chez le père de la jeune fille, et, sans ambages, lui demandait sa main. Celui-ci lui répondit gravement qu'il était très honoré de cette démarche, mais que, d'abord, il avait juré que son enfant n'épouserait jamais un militaire et que ensuite il ne la donnerait qu'à un membre de l'Université. Qu'à cela ne tienne, répliqua notre lieutenant, je donne ma démission si j'ai le bonheur de ne pas déplaire à votre précieuse fille, et si elle veut bien condescendre à m'attendre, comme un simple collégien, je vais reprendre mes études jusqu'à réception de mes grades universitaires. Et, quatre années plus tard, le professeur C. Moutonnier, nouveau Jacob, recevait du Laban belge la récompense due à sa constance et à son énergique volonté. Ce récit n'est pas un conte, un simple racontar, je le tiens de lui-même.

J'ajouterai que Mme Moutonnier fut toute sa vie une angélique créature, elle révérait son mari comme un demi-dieu, et pendant les cinquante années que dura leur union, tous deux donnèrent l'immuable impression d'un ménage fortement et tendrement uni ; ils s'aimèrent dans le meilleur, comme aussi, hélas, dans le pire, car, comme les stations d'un long calvaire, la moitié de leur vie fut jalonnée de croix. Mais la première lui fut incontestablement la plus douloureuse, celle dont la plaie, quoique ancienne, ne put jamais se cicatriser : En Amérique, il perdit sa fille aînée, une adorable jeune femme d'une trentaine d'années. Le choc fut si terrible qu'on craignit d'abord pour sa vie, et longtemps pour sa raison ; c'est alors qu'il rencontra les sublimes espoirs de notre divine doctrine spirite, dans lesquels il puisa à longs traits, avec la résignation, la volonté de vivre.

Un peu plus tard, nouvelle station crucifiante, en la personne de son fils, son orgueil, que la mort lui prit à 47 ans. Puis ce fut sa dernière fille que la mort lui réclama : peintre distinguée, exquisement bonne et charmante. Et devant l'écrasant fardeau de tous ces coups réitérés tombant si drus, sur ces frêles épaules, le pauvre père, en vrai stoïque, s'appuyait toujours plus

énergiquement sur les promesses spiritualistes ; relevant plus impérieusement sa tête sur laquelle avait si abondamment neigé ; tandis que son front se faisait d'airain, son cœur se rivait plus intensément à l'au-delà qui lui gardait toutes ses tendresses, — toutes, — moins une, la plus ancienne, la suave élue de sa jeunesse, qui, malgré des avertissements réitérés, se cramponnait à la vie afin de ne pas laisser porter tout le poids à celle de son cher, vieux et fidèle compagnon.

Mais, les forces humaines ont des bornes ; comme aux eaux de la mer, Dieu leur dit : Tu n'iras pas plus loin ! Son mari, afin de la distraire, l'avait emmenée à Venise, auprès d'une petite-fille mariée en cette ville ; ce fut là que tomba rudement sur lui cette dernière croix ! Il revint seul à Nice, plus pâle peut-être, mais toujours serein, je dirais presque l'air toujours invincible, semblant dire, lui aussi, à la Mort, qui l'avait tant de fois et si cruellement frappé dans ses tendresses : *O Mort, où est ta blessure, ô Mort, où est ton aiguillon*.

Avouons qu'il avait bien gagné que la prochaine venue de la tenace visiteuse fût pour lui : Dieu lui en fit la grâce, et, son Karma d'autant plus allégé qu'il fut plus pieusement résigné, il nous quitta un peu avant la chute des feuilles pour retourner au vrai pays natal.

Quelle joie ce dut être pour lui, après un aussi long voyage contre vents et marées, de rentrer enfin chez lui, au seuil duquel il eut, bonheur suprême, celui de retrouver, réunis, tous ses bien-aimés, les visages rayonnants, lui tendant les bras.

C'est alors que son âme inondée de délices dut répéter avec amour les strophes dernières qui terminent son livre et qui furent le secret de sa force :

Espère ! c'est le mot qui soutient et console,
Qui fait aimer la vie et nous aide à mourir ;
C'est le mot le plus doux de l'humaine parole,
C'est le mot du présent, le mot de l'avenir.

DIANE MAREST,
Vice-Présidente de la Société d'Études Psychiques de Nice.

LE ZOUAVE JACOB

Le zouave Jacob est mort à l'âge de 85 ans. Tous les journaux quotidiens ont consacré quelques lignes à ce curieux personnage, guérisseur bien connu.

Auguste-Henri Jacob était né à Saint-Martin-des-Champs (Seine-et-Marne) en 1828. Au retour de la campagne de Crimée, il devint subitement célèbre, il guérissait en effet les ataxiques, les rhumatisants, les paralytiques.

Ces guérisons furent bientôt connues, et la Renommée porta ces prodiges

aux oreilles impériales. Le zouave Jacob fut reçu par l'empereur Napoléon III qui ne dédaigna pas de consulter celui que dans les camps on appelait le Guérisseur. Il soigna même le petit prince impérial qu'on lui amenait souvent à l'humble logis de la rue de la Roquette où il donnait ses consultations.

Jacob a exposé sa méthode dans : *L'hygiène naturelle*, *les Pensées du zouave Jacob*, et surtout dans *la Théurgie du zouave Jacob*. Il préconisait l'hygiène rationnelle et des exercices tendant à dégager de soi, par le recueillement, un fluide tout puissant.

Comme tous les guérisseurs, Jacob n'échappa pas à la persécution de la science officielle, la science patentée et brevetée des Facultés de médecine.

Jacob eut à soutenir de nombreux procès et dut vivre à peu près dans la retraite. Cependant il avait conservé encore bien des fidèles et l'on peut dire que jusqu'à son dernier souffle, l'ancien zouave a affirmé et prouvé sa merveilleuse faculté.

Après les articles un peu railleurs des grands quotidiens, il importait de dire ici ce que fut le zouave Jacob, c'est une figure curieuse qui disparaît, mais ce fut à n'en pas douter un parfait honnête homme, et un puissant médium guérisseur.

Pour nous spirites, c'est un titre à notre reconnaissance et à notre admiration et nous devons pieusement conserver le souvenir du vieux soldat.

ALFRED RUSSEL WALLACE

Alfred Russel Wallace est décédé à Broadstone, à l'âge de 91 ans.

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue*, une biographie détaillée de l'illustre savant, qui est venu apporter une si large contribution au développement des sciences psychiques.

REMERCIEMENTS

Notre collaborateur Algol, Président de la Société des Études spirites, a été très sensible aux témoignages de profonde sympathie qu'il a reçus directement, à l'occasion du deuil cruel qui l'a frappé, ou qui lui ont été adressés par M^me^ Marg. Crouzet, tant au nom des membres de la Société que des lecteurs de la *Revue*. Il offre à tous ses frères en croyance ainsi qu'à leur digne et noble interprète l'expression de sa plus fraternelle reconnaissance.

Dans notre prochain numéro, nous publierons un article de notre collaborateur sur « L'épreuve de la mort. ».

LIVRES NOUVEAUX

LES AMES RÉCONCILIÉES

Par HENRI BRUN

Brochure : 1 fr. ; franco : 1 fr. 20

Sous ce titre, Henri Brun vient de publier un charmant petit volume qui est un épilogue spirite aux *Ames ennemies* de Paul Hyacinthe Loyson, le fils du père Hyacinthe bien connu.

Dans un avant-propos, l'auteur remercie chaleureusement M. Paul Hyacinthe Loyson à qui il rend hommage de son obligeance, ainsi que d'avoir bien voulu lui prêter pour son œuvre deux de ses personnages : Un savant et une catholique, et ainsi qu'il le dit lui-même : « Dieu sait ce que j'en ai fait ! Des Spirites ! De très bonne grâce, il a accepté que je les fourvoie en une aventure qu'il condamne. »

Les Ames Réconciliées consistent en une scène dialoguée se composant de trois personnages : Daniel Servan, matérialiste, Madeleine Servan, catholique et Verget, un spirite, ami d'enfance de Daniel.

La scène a lieu à Paris dans le cabinet de Daniel en 1913, cinq ans après la mort de leur fille Florence.

Verget démontre énergiquement la nécessité de la croyance spirite, il expose les preuves à l'appui de sa conviction, luttant ainsi contre le matérialisme de Daniel Servan et le dogmatisme religieux de Madeleine.

En somme *Les Ames réconciliées* sont un bon livre qui mérite d'attirer l'attention par le sain combat qu'il livre au matérialisme ; la seule critique que l'on peut faire est sur l'apparition finale de Florence qui peut faire croire à ceux qui ne sont pas initiés que l'on obtient une apparition plus facilement qu'elle ne se produit au réel.

Ce livre est aussi une intéressante réfutation du livre: *La Mort* de Maeterlinck.

Citons encore cette dernière réponse aux Ames Ennemies : « La mort est une angoisse entre deux Infinis. »

B. J.

FANTOME NAPOLITAIN

Par BOYER-REBIAB, auteur de la *Volonté dominatrice*, etc.

Un volume in-18, broché sur papier jésus satiné, 2 francs ; sur papier de Hollande, 10 francs (tous exemplaires numérotés à la presse et signés par l'auteur, de 1 à 1010).

Fantôme napolitain... Ce simple titre dit tout, et peut se développer en quelques mots : idylle troublante, descriptions comme cinématographiées en panorama et en détail, fresques très richement imagées ; art, psychologie, amour pur partout. Cette charmante et charmeuse, quoique dramatique odyssée, au style clair et entraînant, court des Echelles levantines en prologue jusqu'au Campo-Santo de Naples en épilogue, en passant par les chapitres et paragraphes de la Côte d'Azur, Rome, Mont-Cassin, Sorrente, Pouzzoles, Pompéi ; et toute la splendide apothéose de Naples avec ses îles et ses presqu'îles : le diamant et son écrin !... A mentionner plus spécialement la magique évocation du lumineux Cimetière, que tous les psychistes en général et les spirites en particulier goûteront, reliront et méditeront avec une intense ferveur.

Malgré ses autres beaux livres, jamais l'excellent auteur, l'écrivain de fine race n'avait porté à ce belvédère la magie descriptive, sous une forme aussi impeccable, avec un relief de vérascope, un chromatisme étincelant ; ni exprimé la passion mentale et nerveuse à un tel degré de véhémence, sans tomber une seule fois dans le vulgaire, sans ternir même d'une ombre le cadre d'or de son pathétique et poignant pèlerinage... Ah ! l'inoubliable figure de Margherita, cette ardente fille de Parthénopolis déesse de Naples, et aussi de Vénus déesse de Volupté ! Ce poème en prose semble pétri d'exquise passion, vêtu d'harmonieuse clarté ; sans rien exagérer, il supporte la comparaison avec *Graziella* et avec *Fantôme d'Orient*, dont il serait frère en tant que sujet vécu : c'est un chant d'Amour, un hymne au Soleil, un cantique aux Etoiles ; qui l'a lu aspire à le relire, à le méditer, puis, au lieu de mourir après avoir vu Naples (comme le prétendait un vieux dicton), ne pense qu'à relire plus intensément, le cœur chaud et l'âme embellie, — pour l'éternité !

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Pages de l'Au-Delà

Par Mme E. de B***

1 vol. broché in-16 de 224 p., 3 fr. Leymarie, éditeur,
42, rue Saint-Jacques, Paris.

Une Lueur dans la Nuit est un ouvrage entièrement dicté par un Esprit et livré par le Médium au Public, tel qu'il lui a été *donné*, sans aucune modification.

Cet ouvrage n'est pas une suite de réflexions ou de conseils écrits au hasard de la plume et réunis ensuite pour former un recueil. Ce que le Médium livre au Public, c'est une œuvre de fond, une étude complète et scientifique

sur l'Au-delà et, fait des plus rares dans les annales du Spiritisme, cette œuvre a été écrite d'un seul jet. Ces considérations ont trop de valeur pour ne pas retenir l'attention de tous les Spirites, comme de tous les Chercheurs. Qui ne désire, en effet, savoir ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons après la mort ? Dans *Une Lueur dans la Nuit*, ces problèmes angoissants sont posés et résolus ; examinés sous un jour tout nouveau, ils sont traités avec une autorité incontestable et une maestria parfaite.

Après avoir défini le Spiritisme, établi son but scientifique et combattu les préjugés de la foule sur la doctrine, l'ouvrage nous montre que la mort n'est qu'une expiation à laquelle l'âme a souscrit par avance. Abordant ensuite l'étude de l'âme, il analyse celle-ci, détermine sa nature, dévoile son origine et nous fait assister à son évolution ; en des pages émouvantes, il nous la montre tour à tour flottant à travers l'espace et se réincarnant pour se purifier et se rapprocher de Dieu. Les lois qui régissent les fluides animiques et l'attraction fluidique nous sont expliquées en un chapitre des plus intéressants. Puis sont successivement examinés les rapports du Spiritisme avec la Religion et la Science ; l'intransigeance de l'Eglise est battue en brèche et les théories matérialistes sont victorieusement sapées. Suit une étude sur l'Univers et ses fluides ; des aperçus tout nouveaux nous sont donnés sur le rôle de ces derniers dans la formation des mondes. Un long chapitre, enfin, a trait à tout ce qui concerne les médiums et la médiumnité.

Ecrit dans un style martelé, vigoureux, et d'une allure rythmée, *Une Lueur dans la Nuit* perce le mystère de la Vie et dissipe les ténèbres de la Mort. En parcourant ces feuillets, le lecteur, tout d'abord songeur, comprendra qu'ils sont un reflet de la Vérité Eternelle et que le Spiritisme est bien une vraie science. *Une Lueur dans la Nuit* deviendra son livre de chevet.

Pensée du mois de décembre

Confirmez-nous (mon Dieu) dans l'idée que, par l'objet des œuvres de chacun de nous, si médiocres qu'elles soient, la vie des hommes sera un jour plus facile, leur éducation meilleure, leur salut plus certain. Que nos successeurs sur cette terre soient plus heureux que nous, et que l'espérance d'être, malgré l'éloignement des âges, les bienfaiteurs secrets de nos semblables, nous soutienne au travail. Dévouons-nous au service de l'humanité future avec la même vertu qu'à celui de l'humanité présente, et fortifions-nous par la croyance que nous ne pouvons rien d'efficace pour notre perfectionnement personnel que par notre coopération au perfectionnement général de l'univers. (*Terre et Ciel. — Jean Reynaud.*)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN